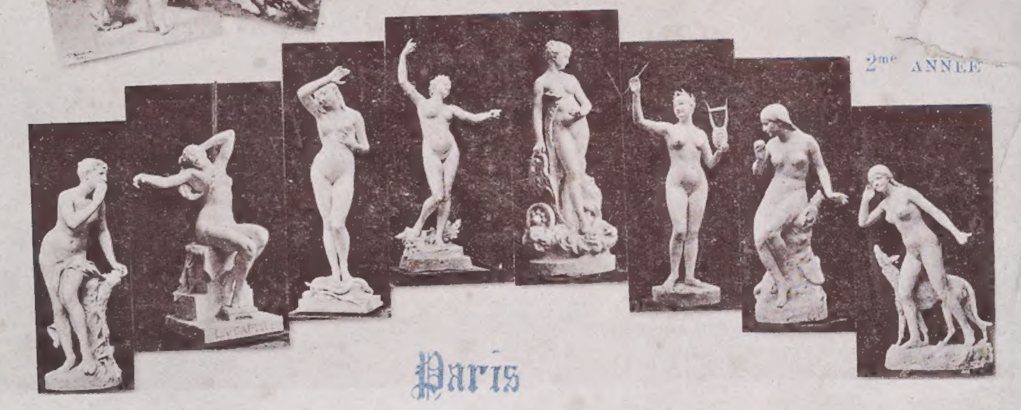
LE NU AU SALON



PAR

ARMAND SILVESTRE

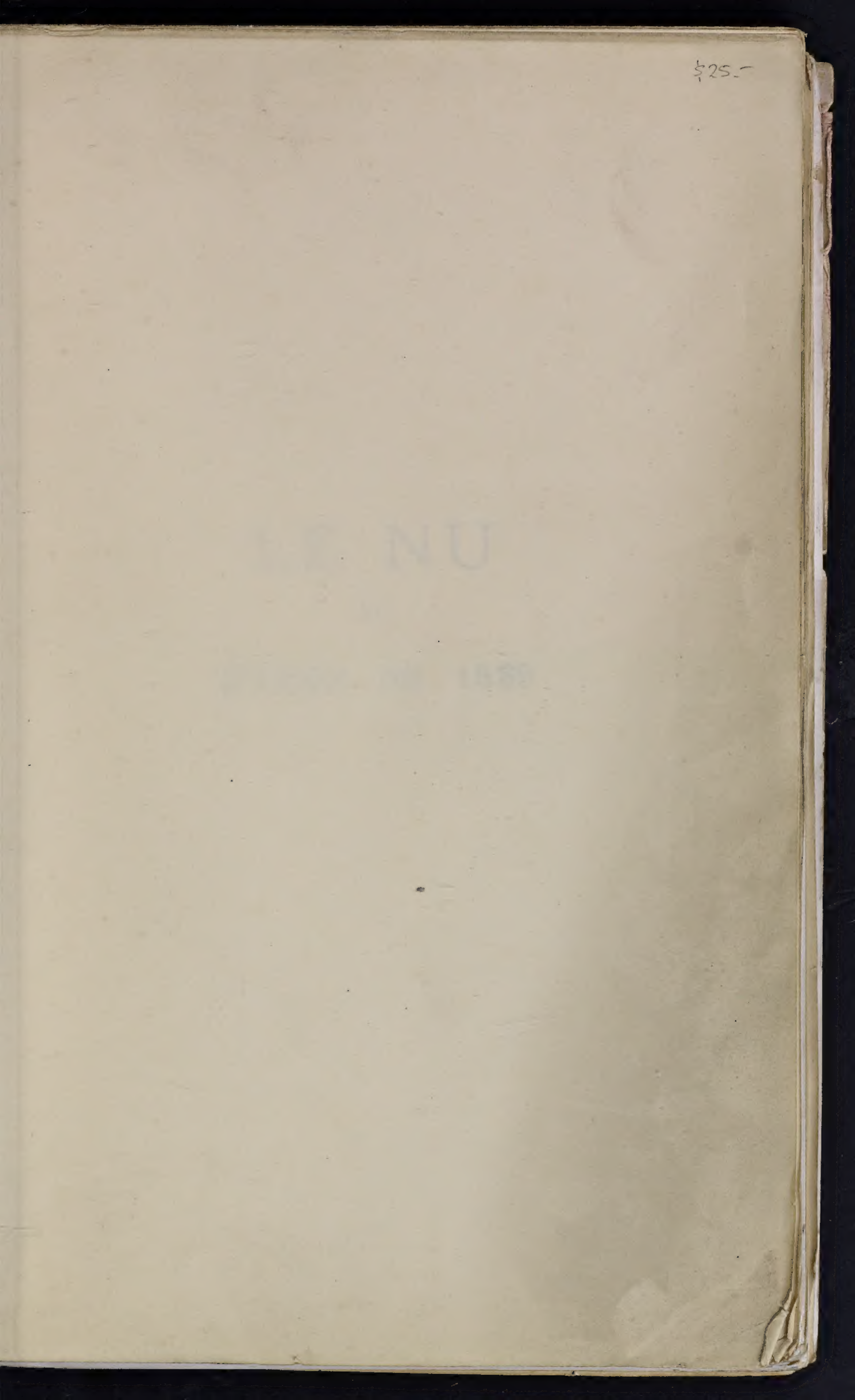
2me ANNÉE



Paris

E. BERNARD & Cie, IMP.-EDIT.

1889


$25.-

LE NU

AU

SALON DE 1889

AU PEINTRE

GEORGES CAIN

Le Prosateur :

ARMAND SILVESTRE



TABLE
DES
Tableaux et Sculptures

vous fîtes ensemble par delà les nuées. Ses yeux ont pleuré pour toi, et les bergers debout sur les promontoires ont cru que c'étaient de nouvelles étoiles qui fleurissaient au profond des cieux. Tu lui as appris la dangereuse science des tendresses jalouses et empoisonnées, les lentes tortures auxquelles tu es plus savant que le plus habile bourreau. Pour qu'elle te pardonne tout cela, au point de te sauver, rappelle-lui, Amour, que tu lui fus aussi la source des ineffables délices, et qu'elle ne vivait pas vraiment avant d'avoir vécu pour toi. Réveille, autour de sa mémoire, la musique ineffable des baisers et, sous ses pas, ramène le parfum des fleurs autrefois foulées à deux dans le jardin du ciel d'où vous êtes retombés tous les deux ensemble, à jamais douloureux et meurtris !

Ainsi dirais-je volontiers au jeune Dieu dont on nous montre encore la radieuse envolée, sa proie au flanc, blanche et liliale et souriante. Car je le sais maintenant couché sur le sol, déchu des antiques gloires, foulé aux pieds par la foule sacrilège. Dans cette chair qui pantèle, dans cette argile mêlée aux autres argiles, il est temps que l'Ame souffle sa divine haleine et ressuscite le souvenir du ciel. Il est temps qu'un Jésus — non — mais la Vierge que couronnent les lys de l'Idéal parle au bord de la tombe où ce Lazare est étendu. Et ce sera l'envers de cette vieille fable de Psyché enlevée par l'Amour, conçue pour un temps où le caprice et la cupidité des hommes n'avaient pas encore déshonoré l'Amour !

LE NU

AU

SALON DE 1889



par

ARMAND SILVESTRE

E. BERNARD & Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

LIBRAIRIE | IMPRIMERIE
53 ter, QUAI DES Gds-AUGUSTINS | 71, RUE LA CONDAMINE

1889

Paris. — Imp. E. Bernard & Cie, 71, rue La Condamine



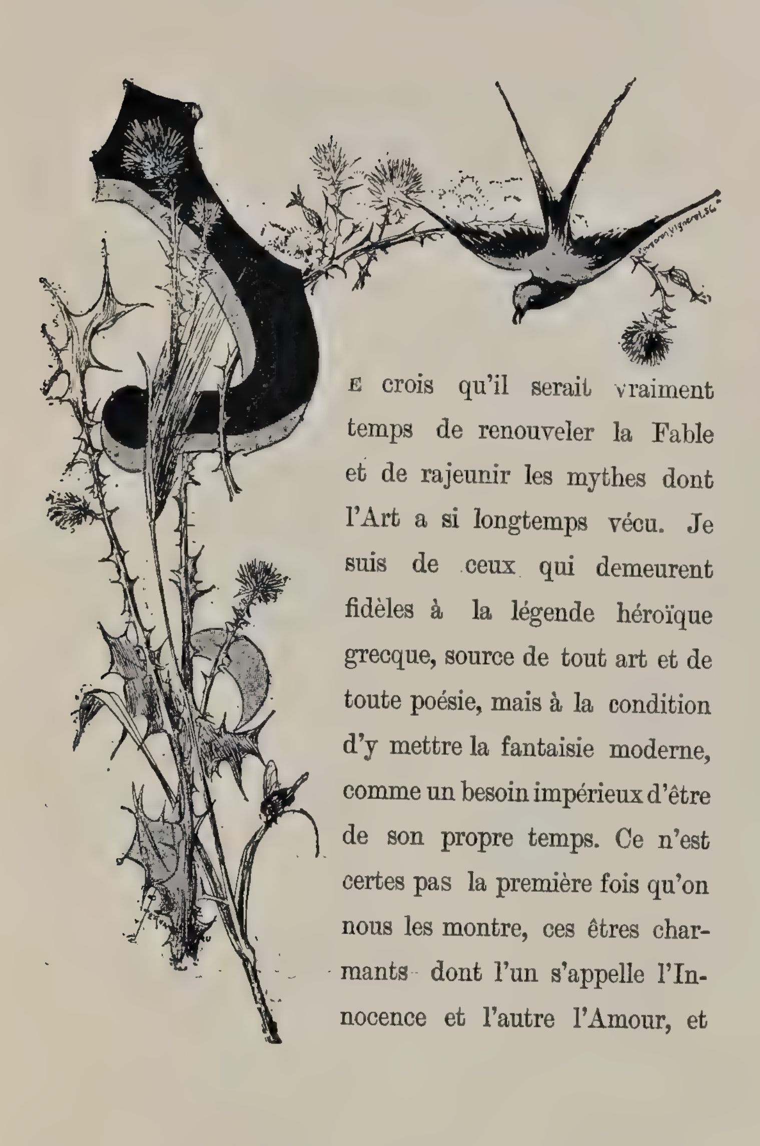
La bouche ma bouche doubla.
Le vent peut balayer la plage,
Mignonne, que me fait l'orage !
Ton baiser reste toujours là.

Ainsi chante une délicieuse mélodie de Massenet et j'en voudrais voir, sur la couverture, cette traduction plastique, ces vers et cette musique m'étant revenus à la mémoire devant cette image de jeune femme se regardant parmi les images des iris descendues, comme la sienne, dans le frisson argentin de l'eau. Dois-je le dire cependant, ce n'est pas de marguerites que j'aurais couronné le front de la mignonne dont une caresse me consolait de toute peine. Pareille était cependant sa chevelure noire et retombant, en plis également lourds, sur son épaule dont les lys étaient jaloux. Mais j'ai, contre la marguerite, une rancune que je ne saurais dire, et qui vient, sans aucun doute, de ce qu'elle m'a trop souvent trompé. M'en a-t-elle dit des : *passionnément !* Il y a longtemps que je ne crois plus à ses oracles.

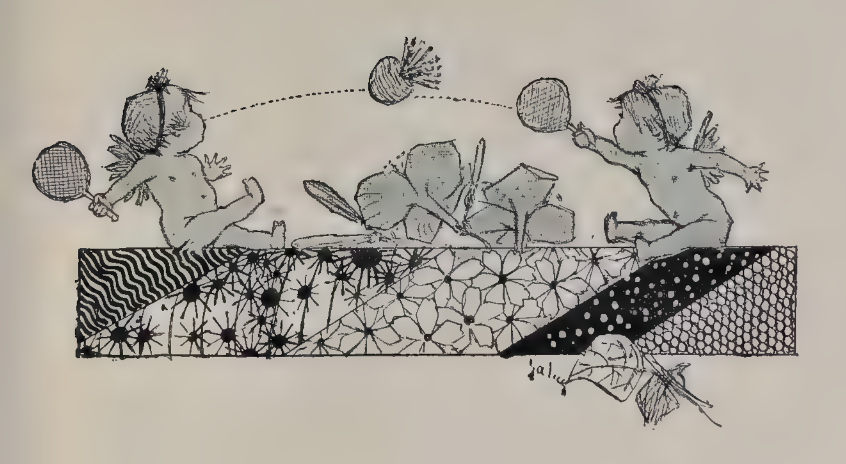
Non ! c'est de roses sauvages, c'est d'hyacinthes que j'aurais plutôt ceint cette aimable tête pour en suivre, du même regard, le reflet dans le miroitement attendri de l'onde. Mais ainsi, eussé-je laissé son beau corps lilial trembler, comme un duvet de cygne, comme un épanouissement d'aube dans la rustique fontaine. Tout cela était le plus

THIRION

L'AMOUR ET PSYCHE



JE crois qu'il serait vraiment temps de renouveler la Fable et de rajeunir les mythes dont l'Art a si longtemps vécu. Je suis de ceux qui demeurent fidèles à la légende héroïque grecque, source de tout art et de toute poésie, mais à la condition d'y mettre la fantaisie moderne, comme un besoin impérieux d'être de son propre temps. Ce n'est certes pas la première fois qu'on nous les montre, ces êtres charmants dont l'un s'appelle l'Innocence et l'autre l'Amour, et



LIONEL ROYER

LA SOURCE

Sur la source elle se pencha :
La source doubla son image
Et ce fut un charmant mirage,
Qu'un peu de vent effaroucha.
Sous les grands bois elle chanta.
L'oiseau doubla son chant sauvage
Et ce fut un charmant ramage
Que le vent lointain emporta.
Quand j'effleurai son doux visage,

Sur la source elle se pencha :
La source doubla son image,

et les branches s'écartèrent au-dessus de sa tête, pour que les cieux eux-mêmes ne perdissent rien de ce spectacle charmant.



simple du monde au temps où nos amoureuses étaient des nymphes et traversaient les forêts sans costume, indifférentes même aux curiosités d'Actéon. Et Musset, on nous demande si nous regrettons ce temps-là, nous, pauvres amants d'aujourd'hui, qui devons nous éprendre, avant tout, des toilettes seulement de nos belles !

La Mignonne de Massenet était une contemporaine. C'est son joli visage seulement que reflétait la source, et non pas les délicieuses rondeurs de son corps palpitant sous les baisers furtifs de la lumière. Et la chanson qu'elle chantait ensuite aux grands bois était la plus honnête et la plus décente du monde. Elle n'avait rien de l'Evohé antique, ni du grand cri d'amour des Ménades dans la profondeur mystérieuse des forêts sacrées. La source cependant pleurait à ses pieds, comme jadis aux pieds nus de Diane. Car la Nature immuable demeure l'éternelle adoration des choses devant la Femme en qui gît toute souveraine beauté. Car n'imaginez pas que ce soit pour y emprisonner le vol sonore des bourdons que ces grands iris ont déployé leurs larges pétales de velours et tendent, comme un appât, dans l'air le jaune duvet de leurs étamines. Ce n'est pas pour la caresse insensible du vent qu'ils dressent, comme des palmes, leur beau feuillage droit en forme de lance. C'est, avant tout, pour la belle inconnue qui est descendue là, toutes les fleurs s'agitant comme des encensoirs autour d'elle, qui, de son genou replié, presse les gazons où frémit une âme.



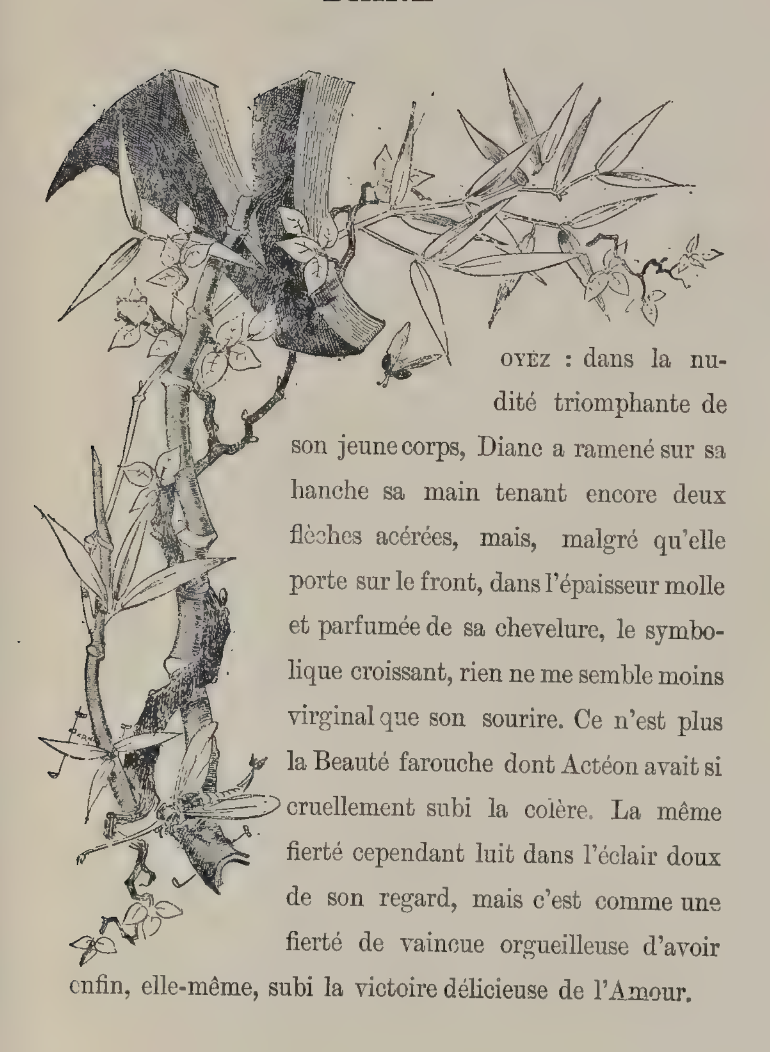






COESSIN DE LA FOSSE

DIANE



OYEZ : dans la nudité triomphante de son jeune corps, Diane a ramené sur sa hanche sa main tenant encore deux flèches acérées, mais, malgré qu'elle porte sur le front, dans l'épaisseur molle et parfumée de sa chevelure, le symbolique croissant, rien ne me semble moins virginal que son sourire. Ce n'est plus la Beauté farouche dont Actéon avait si cruellement subi la colère. La même fierté cependant luit dans l'éclair doux de son regard, mais c'est comme une fierté de vaincue orgueilleuse d'avoir enfin, elle-même, subi la victoire délicieuse de l'Amour.

Certes, elle n'a pas, trahissant l'orgueil qui l'entourait d'hommages, laissé déchirer la blancheur de sa robe aux buissons de la forêt où ses compagnes, pures encore, la suivent avec des hymnes sur les lèvres, troupeau sacré, champ de lys vivants, vouées aux cultes immaculés, sœurs des colombes qui quittent à peine la tiédeur des nids, sous les caresses du printemps. Pour ces innocentes elle est demeurée celle qui n'a jamais failli et dont la vertu défie l'insolence du regard des hommes. Mais tout cela est mensonge pour nous qui la contemplons dans la maturité exquise de ses formes qui se sont comme affermies dans la lutte sainte où succomber est si doux.

La Nuit fut toujours propice aux clandestines tendresses.

Or, c'est quand, sur la tombe incendiée du Jour, la première étoile montant déjà à l'horizon, comme un flambeau funèbre sous le dais pavoisé d'ombre du ciel, elle-même redevenait Celle qui conduit le char où la suprême clarté demeure, que Diane aura, dans l'harmonieux silence où s'entend la voix du rossignol, perdu sa pudeur immortelle, sous le regard muet des astres. Endymion se sera réveillé, sans doute, au moment où, sur un coussin de nuées flottantes, elle arrivait si près de lui que l'haleine rythmique du berger endormi lui caressait le visage; car elle se penchait vers lui pour le mieux voir, retenant son propre souffle, bien que haletante de désir.

Et, tandis que les hommes inquiets se demandaient

pourquoi le ciel était vide, que les astronomes penchés sur leurs insipides calculs annonçaient une éclipse totale à leurs contemporains, la déesse entourait, de ses beaux bras blancs tout baignés d'une lumière argentée, les épaules du pasteur surpris, et leurs lèvres se mêlaient dans un baiser où celui-ci buvait un peu d'immortalité, où elle-même apprenait la suprême ivresse.

Je vous dis que la chose est sûre. Elle fut contée dès le lendemain, aux poètes qui sont les confidents naturels des choses, par les petites fleurs des gazons que leurs étreintes avaient meurtries ; par les lucioles qui s'étaient un instant éteintes, elles-mêmes, par discrétion ; par les beaux insectes dorés qui avaient fui sous la hauteur des herbes ; par l'écho qui avait entendu le bruit de leurs bouches unies ; par le ruisseau qui les avait bercés de sa plainte harmonieuse. Mais le poète mérite la confiance de la nature. Le secret fut bien gardé jusqu'au jour où, en ma qualité de simple courriériste de la mode, je le révèle, imitant l'indiscrète coutume des reporters d'aujourd'hui.

Ce fut une nuit sans lune, mais merveilleuse entre toutes les nuits, par les parfums et les chants dont elle fut remplie, tout étant épithalame autour des premières amours de la Déesse, épithalame innombrable où tout disait les délices de la tendresse. Et comme un rayonnement invisible de l'astre descendu sur la terre, un grand

frisson passionnel avait passé parmi les êtres et les choses, et le monde avait été plein de possessions infinies, d'étreintes désespérées, de sanglots où s'exhalait la langueur divine des âmes. Les amantes et les épouses eussent vraiment souhaité que cette nuit durât toujours.

Le lendemain, dès l'aube élevant, à l'orient, comme pour un triomphe, ses longues palmes d'or, la Déesse lassée délicieusement a regagné les grands bois, pour y reprendre sa chasse accoutumée . Mais, comme les autres matins, elle n'est pas impatiente de réveiller son cortège, et, seule, elle goûte une joie profonde à penser aux bonheurs enfin révélés. Plus glorieuse de sa chute que de sa longue vertu, elle montre, non pas comme vos yeux superficiels le croient voir, un oiseau percé d'une longue flèche, mais son propre cœur saignant d'une divine blessure et traversé par la flèche impitoyable de l'Amour.





CHANTRON

ANDROMEDE

En vérité, c'est à se demander à quoi Persée passe son temps.

Car, dans la campagne profonde qu'emplit une grande mélancolie solitaire, entre les rocs découpant, sur un ciel sans astres, leur dentelle d'ombre, à l'horizon qu'une clarté vague fait vibrer comme une mer lointaine, le libérateur n'apparaît pas encore, l'épée flamboyante des archanges à la main.

Aucun bruit d'ailes ne traverse l'air, traçant un sillon dans la monotonie des nuées ; c'est le silence, frère de la mort, qui règne dans ce magnifique tombeau ouvert sur les impassibles firmaments.

Dans le flot qui frémit cependant et vient battre le pied des granits luisants, l'écho lointain et railleur d'un mauvais rire, celui des néréides vengées qui ont puni l'orgueil de Cassiopée ayant osé comparer sa beauté à la leur. Fable où apparaît, le mieux du monde, la rancunière tendresse que professe la Femme, dès l'origine des choses, pour sa propre beauté. Croyez-vous que Junon et Minerve aient jamais pardonné à Vénus ?

Oui, certes, dans le cliquetis fuyant des vagues qui s'écrasent comme des cuirasses, c'est la méchante gaieté des rivales victorieuses de sa mère qu'entend la captive dont le regard fouille en vain les étendues, dont les mains déjà lasses ploient sous le poids des chaînes, immortelle image de ceux que trahit l'immortelle espérance.

Quel autre symbole chercher ici que celui de l'âme dans l'attente désespérée de l'Amour ? Consciente de sa beauté souveraine, sous l'orgueil dompté de sa magnifique chevelure noire, dans la fierté humiliée de son corps superbe aux fermetés savoureuses et qui semble fait pour les lèvres divines d'un Dieu, ayant cent fois elle-même admiré, dans le miroir attendri des sources, la souveraine splendeur de

son être, son image devant laquelle s'agenouillaient les roseaux et les nénuphars se balançaient comme des encensoirs, elle se demande si celui-là ne viendra jamais pour qui furent créées ces merveilles, dans les obscurs desseins de la Destinée. Eh quoi ! cette belle moisson d'amour se dessécherait sous d'inutiles soleils ! Aucune bouche ne se rafraîchirait à ce fleuve de volupté roulant ses ondes de lait entre des buissons de roses ? Et ce que notre vieux Ronsard disait à sa trop cruelle amie, elle se le dit à elle-même, supputant les outrages que le Temps impitoyable apporte à la Beauté, se remémorant qu'ici-bas tout retourne aux poussières profanées.

Et voilà pourquoi une tristesse si grande et si impatiente est en elle ; pourquoi, sous le faix des espérances déjà déçues, semblent ployer ses belles épaules d'ivoire, cependant que la fatigue l'assied déjà sur la dureté du roc, et que ses jambes se tendent, alanguies et sentant les forces vivantes défaillir.

Tu tardes trop vraiment, ô libérateur des âmes, toi qui les délivres du poids des tendresses inassouvies, toi que la fable appelle Persée et que nous appelons Amour!

Mais plus tu auras tardé, plus ta venue semblera douce. Que la surprise lui donne comme un charme nouveau ! Non pareil à l'aigle qui, planant de loin dans l'espace, est aperçu des regards dans la sérénité des zéniths, semblable plutôt à l'alcyon dont l'aile blanche tournoie autour des

promontoires, effleurant la vague qui met une frange d'argent à la candeur de ses plumes, au détour seulement de la pierre, apparais, presque furtif, toi qui cependant es le maître éternel du monde !

Le rêve d'Andromède t'attend.

Déjà le flot des baisers monte à sa bouche. Comme le souffle éternel qui gonfle les vagues, son haleine soulève un océan de tendresses contenues avec la ferme et jumelle rondeur de ses beaux seins de vierge.

Une langueur impatiente habite ses beaux flancs où germe, dans l'ombre, la fleur sainte des fécondités. C'est mieux qu'une Déesse, Amour, c'est la Femme dans l'épanouissement exquis de son être, dans la plénitude voluptueuse de sa beauté, la Femme à qui tu apprends la torture qu'elle nous donne à nous-mêmes, victime et bourreau tout ensemble. Et quand tu l'auras arrachée à ces rocs où elle est comme une algue fleurie, tout y sera vide par son absence et nous nous demanderons pourquoi sont faites les splendeurs du ciel, la mélancolie douce de la mer, la douceur mystérieuse de l'ombre, tout ce qui, sans la Femme, n'est plus rien !











VASSELON

COQUETTERIE

Musset a dit :

Ah ! si j'étais femme aimable et jolie,
Je voudrais, Julie,
Faire comme vous,

c'est-à-dire retirer discrètement ma chemise, à la condition qu'il fît chaud.

On est si bien tout nu sur une large chaise!

On est mieux cependant encore sur un coin de la causeuse comme celui où je vous trouve, la tête reposant à demi sur un moelleux oreiller. Vous avez eu absolument raison, Mademoiselle, de ne rien garder de vos vêtements, pour essayer

l'effet de cette parure de perles dans vos cheveux. Les chatoiements de l'étoffe soyeuse de votre robe, les frissons de la dentelle de votre collerette dans le miroir, le joli chiffre brodé au coin de la batiste de votre chemise, tout cela aurait pu vous donner des distractions.

Chaque ornement vaut, chez la femme, par le peu qu'il apporte à sa beauté. Il faut en juger l'effet isolément, sans se laisser impressionner par le reste.

Voulez-vous que je vous raconte une histoire, pendant que vous vous faites, à vous-même, de délicieuses petites grimaces?

Eh bien ! un brave gentilhomme avait une fille fort élégante, mais sans dot. Son rêve le plus doux était de la marier pour pouvoir s'amuser un peu aussi soi-même, Dieu lui ayant fait la faveur insigne d'être veuf. Ainsi se feraient deux noces d'un coup : celle de sa fille et celle qu'il comptait faire ensuite. Un jeune Anglais millionnaire rencontra la jeune fille aux eaux et s'en éprit considérablement. Au moins joua-t-il la comédie d'une passion fervente et sincère dont le père et la fille étaient également touchés.

On avait déjà causé mariage, quand le bouillant insulaire tint à son futur papa ce langage :

— J'ai fait mon immense fortune dans le commerce, et tout naturellement j'y suis devenu méfiant. On est si sou

vent trompé sur la valeur de la marchandise échangée ! Je crois mademoiselle votre fille aussi complètement belle que Vénus elle-même ; mais je ne serais pas fâché d'en être absolument sûr.

— Qu'à cela ne tienne ! répondit le loyal gentilhomme qui, sûr de l'impeccabilité plastique de son héritière, acceptait l'idée de cette épreuve, avec un orgueil plus paternel que bienséant. Ma fille se baignera demain à cinq heures du matin. J'éloignerai sa femme de service, et par un petit trou que j'aurai pratiqué moi-même au bois de sa cabine, vous la pourrez considérer tout à votre aise, entre le moment où elle aura quitté son pantalon et celui où elle passera son maillot. Je vous serai obligé seulement de ne rien raconter à personne de ce que vous aurez vu.

— Pas si bête ! répondit galamment le fiancé.

Et il fut fait comme le père imprudent avait dit.

Le millionnaire, pour qui le temps n'était plus de l'argent, en prit à son aise du spectacle qu'il avait sous les yeux, et si la fiancée était faite à votre image, ô Julie, je n'aurais pas été plus pressé que lui.

— Eh bien ? lui dit le père plein de confiance, en le rejoignant quelques instants après.

— Eh bien ! fit mélancoliquement le nouveau Gygès, ce mariage est impossible.

— Par exemple !... Ma fille n'est pas de tout point... ?

— Admirable, c'est vrai... Seulement...

— Seulement, quoi ?

— Je lui trouve le nez un peu gros.

Le gentilhomme entra dans une colère épouvantable. Il eut tort. Ce n'est que quand une personne est complètement nue qu'on peut juger si tout est en parfaite harmonie dans sa personne.

Le vêtement trouble infiniment la finesse des impressions à ce point de vue. Voilà pourquoi le jeune millionnaire anglais était peut-être sincère. Et voilà pourquoi, certainement, vous avez eu raison, exquise Parisienne, de vous débarrasser d'une lingerie importune et d'inutiles falbalas pour juger comment vous sied, quand vous faites à votre amoureux la faveur de vous montrer ainsi à lui, la bijouterie qu'il vient de vous acheter sans doute. Car je veux croire que c'est un galant homme qui ne vous permet de porter que ses propres cadeaux.





SALLES-WAGNER

ARETHUSE

La source va creusant, d'une larme immortelle.
Un nid pour les vautours dans le flanc de granit;
Le souvenir amer, au fond du cœur fidèle,
Tel, filtrant sans relâche à la Mort fait son nid.
Et les vents embrasés dont la source est tarie
Ne sécheront jamais la blessure du cœur.
— Quelques-uns ne l'ont su, mais aucun ne l'oublie,
Cet amour qui nous fit la première douleur ! —

Ces vers mélancoliques me reviennent en mémoire devant cette mélancolique image d'Aréthuse. J'en veux oublier

le mythologique emblème et la fable, charmante pourtant, d'Alphée, le fleuve amoureux, allant rejoindre son amie dans le gouffre profond des mers. Tout cela est bien ignoré aujourd'hui, comme les plus admirables légendes de l'art païen. Aréthuse est demeurée le symbole des puretés que ne trouble pas le vacarme éperdu des fanges. C'est l'âme recueillie qui, dans l'abîme où se ruent les appétits et les colères du monde, s'obstine à ne refléter que le ciel.

Celle-ci ne semble-t-elle pas murmurer ces vers exquis de Musset :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré !

Aréthuse ou Madeleine, cette éplorée dans la solitude ? Une innocence trompée ou un repentir attendri ? En tout cas, c'est l'amante qui se souvient !

Volontairement elle isole son esprit, en ramenant sa belle main sur ses yeux, du grand charme consolant des choses et des immortelles pitiés de la nature. En vain, l'eau fait autour d'elle une musique très douce pour la distraire de ses larmes. En vain, les oiseaux marins, qui semblent de vivantes émeraudes, se poursuivent pour l'éveiller du bruit charmant de leurs ailes. En vain, le vol transparent des libellules fait passer un frisson sur ses épaules pour en éteindre le sanglot. Tout cela est bien indifférent à sa douleur qui ne veut pas être consolée.

N'est-ce pas des flèches et du carquois de l'Amour demeurés sur le gazon auprès d'elle qu'elle détourne sa vue avec terreur ?

Non ! non ! Pour son âme Musset eût aussi pu écrire :

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois aimé.

Ceux-là qui vraiment ont connu les tortures divines de l'amour ne les maudiront jamais.

Car, en elles aussi, résident toutes délices, et la vie ne se saurait plus concevoir sans ce tourment délicieux. C'est blasphémer que maudire l'amour

Et puis la douleur des femmes porte toujours quelque douceur en elle. Un autre poète l'a si bien dit dans les deux premiers quatrains d'un sonnet :

Que vos chagrins sont doux, femmes aux voix brisées,
Au cœur gros de soupirs, aux yeux gonflés de pleurs.
Car vos larmes, à vous, sont comme les rosées
Dont la nuit rafraîchit le sein brûlé des fleurs.

Si vous courbez parfois vos têtes épuisées,
C'est pour les relever plus belles de douleurs ;
Et comme l'arc-en-ciel, sur vos lèvres rosées
Un sourire toujours ramène les couleurs !

Si tu es vraiment l'âme immortelle d'Aréthuse, Femme qui pleures de si belles larmes au bord de la source où elles tombent, comme de vivantes perles, entends sourdre, sous les gazons, l'âme sœur qui te cherche, l'âme d'Alphée qui a affronté la profondeur des abîmes, et, comme la fleur dont les racines plongent dans une tombe, va t'apporter le parfum sacré du souvenir !











ROUSSIN

ENDORMIE



AS ! *si vous saviez, ô mamie,*
Comme vous êtes belle endormie,
Dans votre robe de satin,
Vous souffririez que, toute une heure,
Assis à vos pieds je demeure,
Chaque soir et chaque matin !

a dit un vieux poète. Et le sommeil de la femme aimée est, en effet, ce que je sais de plus charmant au monde, excepté cependant son réveil. C'est quand elle repose, en effet, encore, que la femme rappelle le mieux sa

marine naissance, dans le bercement divin du flot qui portait dans ses bras Vénus. Le rythme de son haleine soulève sa poitrine comme une vague jumelle aux splendeurs nacrées.

Son souffle égal et lent fait comme un bruit de rames.
C'est son rêve qui fuit vers des bords enchantés.

Et comme tout est mystère dans le sommeil de l'aimée, mystère et inquiétude pour celui qui la contemple ! Qui de nous, devant ce spectacle où s'enchantaient nos regards, n'a senti la morsure en plein cœur de quelque doute ; qui n'a murmuré tout bas à celle qui ne l'entendait pas :

Quand sur tes yeux brûlés de leurs propres rayons
Le Sommeil a penché la fraîcheur de son aile,
Rêves-tu quelquefois de la chose éternelle
Que nous portons en nous, que toujours nous fuyons ?
Sur ton front où la nuit s'épanche, solennelle,
L'infini creuse-t-il d'implacables sillons,
Et quand ton cœur n'est plus trahi par ta prunelle,
S'ouvre-t-il à la mer des vastes passions ?
Marbre durant le jour, la nuit deviens-tu femme?
Un songe berce-t-il, dans le fond de ton âme,
Quelque amour innomé que tu nommes tout bas?
Tes sens s'éveillent-ils quand ta chair se repose ?
C'est un tourment jaloux que ton sommeil me cause.
— Tu dois aimer en songe ou ne dormirais pas!

Pour moi, je ne sais rien de plus cruel que cette angoisse qui nous vient du sommeil faussement calme et innocent de la Femme. Tel le marin devine les orages couvés dans la grande aile bleue du flot et l'œuf meurtrier des tempêtes prêt à s'ouvrir comme celui d'où le jeune aigle s'élance, l'antique foudre de Jupiter aux serres, semant l'épouvante dans l'air que traverse son vol. Toujours l'image de la Mer quand il s'agit de la Femme! Regardez celle-là cependant qui, si paisible, s'est assoupie sur les oreillers entassés, que baigne sa chevelure délivrée, nonchalante, comme de vaines armes, suivant le mot superbe de Charles Baudelaire, ses bras reposent, l'un sur le divan qui la porte, l'autre sur son ventre, ramenant, au-dessous des seins découverts, les pudeurs d'une draperie qui ne descend pas jusqu'au genou. Et les chevilles qui se croisent ont l'air de deux tiges de lys dont les corolles traîneraient à terre, comme ces phalènes diurnes qui effleurent seulement les pétales des fleurs, de leur bourdonnement sonore, sans s'y poser; un imperceptible sourire fait s'épanouir, comme sous le souffle d'une aile, la bouche rosée, et les cils battent doucement sur la joue faisant trembler l'ombre exquise des paupières. Est-ce un modèle qui se remet après une pose fatigante ? Est-ce une amoureuse qui prépare une surprise à l'ami impatient ? N'importe ! un rêve est au fond de cette pensée qui dort et celui-là est heureux qui passe dans ce rêve. Car le premier désir de la femme qui monte vers nous, nous

apporte le meilleur de son âme. Tout est recueillement autour de cette sieste charmante. Le vêtement dépouillé, tiède encore, semble plein de mélancolie, comme la vague qui pleure en quittant le corps blanc des néréides et qui laisse, en souvenir, des perles dans leurs cheveux.





BONNAT

IDYLLE

Où se sont-ils rencontrés, brûlant tous deux de la même ivresse? Car il était resté longtemps sur leurs lèvres, les brûlant sans en laisser jaillir la flamme du baiser, l'aveu qui va mêler leurs deux bouches. Dans quelque coin du bois moins mystérieux que celui-ci, mieux baigné de soleil, moins protégé d'ombres tutélaires ?

Tandis qu'il avait contemplé, sous la caresse du Midi, l'or de sa belle chevelure retroussée sur la nuque et, sur ses belles épaules, les reflets d'ambre vivant qu'y mettaient

la clarté triomphante du jour, elle-même l'avait regardé avec une tendresse encourageante, admirant sur son front l'ébène souple de sa crinière et, dans ses yeux, les sublimes langueurs du désir.

Et c'est sans se parler, sans doute, sans se rien dire de leur commun espoir qu'ils ont pris le chemin des fourrés plus profonds formant comme un temple aux amours, un temple dont le seuil est tout entrelacé de lierres. Et là seulement ils se sont si fort approchés l'un de l'autre qu'un bien-être infini leur venait de ces tiédeurs confondues et du souffle que leurs poitrines échangeaient dans l'air chargé de parfums sauvages. Et sur cette mousse épaisse et fleurie, sous ce rideau sombre où la lumière pique, à peine, des papillons d'or qui tremblent, ils ont goûté les délices infinies que la sagesse antique trouvait innocentes.

Et puis, se levant, comme pour une action de grâces, ils ont enlacé leurs mains et les voici qui esquissent une danse sur place, sur un rythme insensible, accompagnés par le mystérieux orchestre des oiseaux dans le feuillage, de la source dans les gazons, des roseaux qui murmurent comme des flûtes lointaines.

Ce beau rêve de la vie antique tentera éternellement les peintres et les poètes. Toujours ils regretteront cette candeur des premiers âges qui n'était qu'une soumission aveugle aux plus saintes lois. Pour les enfants élevés en

pleine nature, tout n'avait-il pas été la première et inoubliable leçon d'amour ? Le vol des colombes se poursuivant aux plus hautes branches, le mugissement printanier des taureaux traînant leurs fanons frémissants par les hautes herbes, les libellules aux ailes transparentes ne faisant plus qu'un seul insecte au-dessus des nénuphars grands ouverts ? Et cette admirable légende des Dieux que les pères leur avaient contée, sous l'ombre des grands arbres, des Dieux éternels bourreaux des hommes et éternels martyrs de l'amour ?

Nous avons bien changé tout cela. Nous n'avons pas mis le cœur à droite, comme les médecins de Molière, mais nous l'avons perché si haut, par nos philosophiques visées, qu'on ne l'entend plus même battre, et que la jeunesse elle-même regarde ses révoltes augustes comme un péril. Où sont-ils maintenant, dans la vie factice que nous nous sommes faite, ceux qui vont ainsi l'un à l'autre, mus par leur seule tendresse et parce que le soleil les a, pour ainsi parler, blessés du même rayon ? O pauvres amants contemporains ! Tout est embûche aux premières aspirations de votre tendresse, à vous, ceux dont le poète a pu dire :

Enfants venus trop tard, dans un monde trop vieux !

Vous ne connaîtrez jamais la douceur infinie de ces oaristis que berce le balancement parfumé des branches au-dessus des têtes que rapproche la tension impatiente

des bouches se cherchant ; ni ce beau poème fraternel que murmurent les choses aux oreilles des êtres ; ni ce transport innocent qui met aux lèvres qui viennent de s'unir une hymne de reconnaissance.

C'est sous l'œil inquiet des parents, dans le décor absurde des salons, sous l'odieuse chanson du clavecin, que vous vous trouvez pour la première fois, dans une entrevue le plus souvent préméditée par d'autres que par vous, et on a beaucoup parlé de votre bien réciproque avant que vous ayez échangé une seule parole d'amour.

Alors à quoi bon la fidélité du Printemps au rendez-vous des derniers lilas et des premières roses ? A quoi bon toute cette nature en fête qui ne s'est pas rebutée, elle, d'être belle et complaisante aux amoureux ? Quelle leçon et quel reproche ! Revivons, au moins, par la pensée et par l'image, nous qui regrettons le temps

. . . . . . où le ciel sur la terre
Vivait et respirait dans un peuple de Dieux.

Revivons ces belles heures des anciennes églogues immortalisées par Théocrite et par Virgile, quand les jeunes gens n'avaient besoin, pour être heureux du bonheur suprême, que de la complicité du bois profond, que du consentement des grands chênes faisant palpiter leurs ombres sur les fronts délicieusement mêlés.


- Lⁿ Bonnat.
1889.







CAROLUS-DURAN

LE TRIOMPHE DE BACCHUS



QUEL triomphe que celui de Bacchus ! C'est le temps où l'âme grisante des vendanges emplit l'air de frissons d'amour et de joyeuses chansons. Le temps où la grappe saigne des larmes de pourpre le long des ceps mutilés dont les verdures amaigries se rouillent ; le temps où le soleil bu par la Terre, durant les canicules embrasées, en

déborde, comme d'une coupe trop pleine, en flots d'or clair et en gouttes de rubis.

Evohé! La terre de Grèce fut la Patrie des vignes avant que celle-ci devînt la terre de France. Ils étaient les vrais ancêtres de nos propres aïeux, ces hommes aux bras nus et ces belles filles aux chevelures dénouées penchés sous l'adieu tiède encore des automnes, la serpe à la main, se barbouillant aux blessures savoureuses des pampres.

Evohé! Les peuples qui boivent le vin sont les seuls qu aient la gaieté souriante du génie, les seuls dont l'âme soit faite de musique et de lumière. Le vin, c'est la liqueur divine où s'abreuvent les races élues. C'est la sève immortelle qui fait, à travers les âges, la parenté mystérieuse des poètes, et met dans les veines des nôtres un peu du sang de Théocrite et d'Anacréon. Source sacrée où ne se désaltérera jamais la lèvre des barbares.

Evohé! Sur les ruines des cultes abolis, dans la clameur des mythologies délaissées, par un retour aux adorations mystérieuses et naïves qui n'étaient qu'un élan de reconnaissance des hommes vers un bienfaiteur inconnu, célébrons Bacchus, païens impénitents, Bacchus assis sur le char glorieux que traînent de volontaires esclaves, Bacchus au front ceint d'une couronne champêtre.

Autour de lui s'agite la danse, tour à tour furieuse et alanguie, dont les baisers rythment la cadence, où les bras

s'enlacent dans de molles étreintes, où les souffles se mêlent dans l'enivrante odeur des chevelures, où se cherchent les lèvres mouillées de la même ambroisie. Les grands arbres font leur ombre plus épaisse et plus douce sur les gazons que foulent les pieds blancs des vierges qui ne le seront plus demain. Car c'est le souffle tentateur des oaristis qui fait frémir les feuillages, et les lys effeuillés se mêleront bientôt, dans l'herbe, aux pétales écrasés des hyacinthes, au sang noir des mûres arrachées des buissons.

Il fait grand jour encore et la campagne est inondée de lumière, resplendissante et recueillie, noyée de poussière d'or au lointain. Tout est joie dans le retentissement des cymbales réveillant, au cœur des yeuses, les ruches endormies. A la nuit seulement, en même temps que l'innombrable flambeau d'argent des étoiles, la fureur des bacchantes s'allumera, impitoyable aux pudiques douleurs d'Orphée. Ce n'est plus aux troncs des ceps seulement que s'ouvriront des blessures et que couleront de rouges ruisseaux. Laissons l'ombre à venir envelopper les crimes de l'ivresse ! Mêlons nos âmes au chœur joyeux dont les pas sonnent sur la colline.

Evohé ! Ce qui fut l'Hellade et ses fables immortelles n'est plus qu'un grand souvenir. Mais nous sommes encore le pays où sourit la vigne pour le reconfort de l'humaine gaieté et le renouveau de l'esprit. Auprès de celle de Velléda, la prophétesse, tendant vers le gui des chênes paternels

ses mains libératrices, évoquons l'image triomphante de Bacchus promenant, par le monde, le sourire de l'âme humaine délivrée, oubliant ses maux. Du spectacle mesquin des choses qui nous entourent, détournons nos regards vers la nudité victorieuse de la Femme, demeurée le symbole éternel de la Beauté; car tout passera de ce qui nous attriste et de ce qui nous révolte, mais non pas la splendeur des formes dont le poète a dit :

O splendeur de la forme à la forme transmise!
Le temps garde à nos fils l'immortelle surprise
De ton divin sourire, ô fille de Vénus!

Mais non pas ce qu'un vin généreux met de fièvre héroïque et d'ardeur amoureuse aux flancs des races choisies; non pas le grand rêve qui nous reporte à l'enfance sacrée des âges, quand les Dieux descendaient sur la terre et apprenaient aux hommes le secret de l'immortalité.





CARRIER-BELLEUSE

SUR UNE PEAU D'OURS

Je ne sais si je me trompe, Mademoiselle, mais il me semble vous avoir rencontrée déjà, dans les illustrations d'antan, et vous étiez signée d'un nom gracieux et libertin, celui de Deveria. Cheveux noirs faisant l'ombre d'une aile double sur le front ; œil mutin ; bouche souriante. Vous vous êtes appelée peut-être Lisette ? Mais non, vous êtes trop jeune et l'essentiel est que vous soyez charmante. Or vous l'êtes infiniment.

Et mon éloge n'est pas suspect. Je l'avais toujours gardé

pour les nymphes antiques, étant un païen en rupture d'Olympe. Or vous êtes plutôt de Montmartre que de Syracuse, n'est-ce pas, et vous n'avez jamais rencontré le divin Théocrite sur votre chemin. Eh bien, je ne vous ai que plus de gré du soin que vous avez d'être nue dans un temps où la femme a la déplorable manie de se vêtir. Oui, cette attention délicate et toute volontaire me touche infiniment. Le beau mérite de montrer des cuisses de neige, une croupe satinée, de nobles épaules et une poitrine de marbre vivant, à une époque où ces trésors étaient communs à toutes les femmes et où celles-ci se promenaient, tout naturellement, sans aucune terreur de la correctionnelle, dans la sincérité de ce costume originel qui demeurera, n'en déplaise aux couturières et aux modistes, le plus beau qui ait été porté jamais !

Mais aujourd'hui que la bégueulerie contemporaine impose à la beauté des jupons ; aujourd'hui que bien des créatures d'un autre sexe que le mien n'ont rien des charmes opulents qui dispensent la plus belle moitié du genre humain d'avoir du génie ; aujourd'hui que les jambes d'une carnation savoureuse et les flancs d'une splendeur charnue et les reins s'épanouissant à l'envi comme un torrent dans sa chute, sont choses rares et appréciées des connaisseurs seulement, c'est bien à vous, Mademoiselle, de nous apparaître dans l'éclat de cette beauté souveraine et dodue et de n'en pas garder, pour ceux qui ont l'honneur d'être de vos intimes, le secret vraiment exquis.

Vos sœurs aînées, les nymphes, et les bacchantes, et les ménades aussi, qu'Orphée eut grand tort de rencontrer sur son chemin, ne se couchaient que sur des peaux de panthères et de tigresses, fourrures d'or que des larmes d'ombre traversaient. Frileuse et Parisienne que vous êtes, vous avez préféré la lourde et chaude toison d'un ours blanc qui met, tout autour de vous, comme une mousse liliale. Ainsi ressemblez-vous absolument à une de ces violettes courageuses qui, sous la neige de Mars, ouvrent déjà leur cœur d'améthyste, moins dur que le vôtre peut-être cependant. Et vous êtes une délicieuse fleur d'hiver toute parfumée de soleil intérieur et de jeunesse.

Si cet ours blanc avait une âme, celle-ci doit furieusement regretter d'avoir quitté son corps, invitée qu'elle y a été sans doute par la balle conique de quelque chasseur polaire. Car ce doit être, entre nous, une occupation très douce que celle de servir de tapis à vos charmes délicieusement épais et dont le poids tiède est une délirante caresse. C'est tellement vrai que la bête défunte sourit amèrement et semble montrer les dents à ce stupide porteur de fusil qui l'a étendue raide sous les larmes de givre des sapins natals, au bord des grands lacs dont une glace éternelle ferme les yeux immobiles et froids. Si je vais au carnaval prochain, mon intention absolue est de me déguiser en ours et de tenter votre rencontre. Je me coucherai à votre approche. Vous vous y laisserez prendre et, quand vous serez revenue de votre erreur, j'espère qu'il ne sera

plus temps. En attendant, je porte envie à ce quadrupède tout en surface dont votre ventre rondelet couche le poil révolté.

Le chat noir qui joue sur le parquet n'est pas votre ami, mais votre complice. Savez-vous seulement ce que vous trouveriez au fond de ce peloton, s'il plaisait à votre fantaisie de le dérouler jusqu'au bout ? Vous imaginez peut-être un petit morceau de carton roulé ou une petite étoile de bois comme les merciers ont coutume de mettre, en façon de fève, dans cet utile gâteau des rois ? Pas du tout, Mademoiselle, et vous ignorez, je l'espère, la cruauté abominable de votre jeu. Ce que vous promenez ainsi au bout d'un fil, sous la patte capricieuse et aiguë d'un jeune matou, ce jouet que vous faites tressauter pour le plus grand amusement de votre animal domestique, ce n'est pas un objet insensible, Mademoiselle, mais un cœur d'homme certainement. C'est toujours un cœur déchiré qu'on trouve au fond des gaietés cruelles d'une femme et de son chat. Soyez bonne. Arrachez cette proie sensible à la férocité de ce tigre en miniature et la réchauffez doucement sous votre sein. Car les belles filles de ce temps ont l'âme compatissante, et si, nouvelles ménades, elles rencontraient Orphée, elles ne lui couperaient pas la tête et se contenteraient de lui prendre tout son argent.











COLLIN

JEUNESSE

L'AME du divin Théocrite habite ce paysage calme et, dans le lointain, après ces montagnes qui l'enferment dans leur ceinture bleue, il me semble entendre gémir la mer Syracusaine et l'âme troublée de Polyphême. Un tel décor n'est pas, en effet, pour les rustiques amours d'aujourd'hui que ne chante plus l'immortelle poésie des idylles. C'est du ciel des rêves qu'est descendu ce coin délicieux de la Nature, du ciel des rêves et du ciel des souvenirs.

Tout y est vrai cependant et vraiment vivant ; et il est certain que l'aspect des choses n'a pas changé, tandis que l'âme humaine s'acheminait vers d'incurables déchéances. Ces arbres témoins d'une divine oaristis, ils sont pareils à ceux de nos campagnes troublées par les clameurs des villes prochaines où l'on nomme des consuls, où le vent odieux de la politique souffle la bêtise à pleines rues. Et les mêmes fleurs sauvages regardent, avec leurs mêmes yeux étonnés, ce poème exquis de jeunesse et nos ridicules aventures de paysans ambitieux. Que cette indifférence superbe de tout ce qui nous entoure devrait nous donner le sentiment humble du peu que nous sommes, atomes que fouettent, dans l'espace, les ironiques rayons du soleil !

C'est le même repos des ombres recueillies au pied des grands arbres, et c'est de la même voix que l'Écho redit les paroles divines des amants et les sottises des rhéteurs. Les bêtes imitent absolument la tranquillité des choses. Qu'importe à ce troupeau qui mangera sa chair et qui le dépouillera de sa laine ! Le grand chien couché comme un sphinx et tendant, vers un horizon vague, le regard de ses prunelles étoilées n'a pas conscience du temps et de l'indignité du maître qu'il sert. Il est la sentinelle qui rêve, et rien de plus.

Ah ! ceux-là furent heureux vraiment qui vécurent en des temps plus cléments aux belles aspirations vers l'Infini et vers l'Amour qui sont la seule dignité et le seul par-

don de la vie! Heureux ces enfants dans l'innocence de leur nudité originelle, dont les bouches se cherchent, dont les bras se resserrent dans une chaîne de chastes caresses! Perdus dans le grand silence, ils goûtent la joie de se sentir si près l'un de l'autre que le même souffle semble soulever leurs deux poitrines. On dirait qu'ils ne se promettent rien, ne connaissant rien au delà de cette béatitude contemplative. Et, comme ils ont raison de ne rien demander à l'avenir! Qui sait, en effet, si l'avarice de leurs pères ne médite pas de les séparer bientôt? Sont-ils vraiment assez riches en moutons et en vignes pour qu'on les donne l'un à l'autre?... La cupidité humaine est de tous les âges, et, dans Théocrite même, nous voyons des bergères fort mal accueillir les soupirants qui n'ont pas de présents à leur offrir.

Mais pourquoi imaginer une ombre à ce riant tableau d'amour et de jeunesse, et chercher quelque nuage menaçant dans ce ciel pur où passe la caresse du printemps avec un imperceptible bruit d'ailes? C'est le temps de chanter à ces innocents la divine chanson de La Fontaine :

Tout l'univers obéit à l'Amour!
Jeunes beautés, soumettez-lui votre âme!
Les autres Dieux à ce Dieu font la cour
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien,
Aimez! aimez! tout le reste n'est rien.

Non! sans l'amour tant d'objets ravissants,

Bosquets fleuris et jardins et fontaines,
N'auraient plus rien qui ravive nos sens,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
— Des jeunes cœurs c'est le suprême bien,
Aimez! aimez! tout le reste n'est rien!

Il me semble que ce sont là les vers que murmure, la leçon de sagesse immortelle que répète tout bas le frémissement du feuillage autour de ces deux amants qui ne connaissent encore que les tranquilles délices de l'amour. Et lors même que leur sera révélé le secret des larmes qui sont au fond des tendresses où le cœur se donne à jamais, que la mémoire exquise des heures passées à deux dans le silence harmonieux de la nature recueillie, parmi cette grande pitié de tous les êtres et de toutes les choses, se taisant pour ne les pas troubler, leur répète cet axiome immortel de la vie :

Aimez! aimez! tout le reste n'est rien!



COMERRE-PATON

BAIGNEUSE

O TOI, qui, dans le mystère d'un coin de bois au bord d'un ruisseau qui court, au pied d'une yeuse dont le feuillage d'argent fait une musique douce autour de ta tête souriante ; toi qui déploies tes longs cheveux et livres aux baisers frileux de l'eau tes jambes délicieusement nues, Baigneuse aux blanches épaules que caresse l'air matinal, veux-tu que le poète mêle sa chanson à celle des oiseaux qui te saluent, à la musique des libellules qui t'effleurent de leur vol transparent, aux murmures

de l'eau qui se presse vers ton image ? Voilà, si tu le veux, ce que je te dirai, pour mêler, dans une même admiration, ta jeunesse et l'aurore, ces deux matins éblouissants, ces deux splendeurs faites d'espérance :

Tandis que l'aurore dénoue
Les cheveux ardents du soleil,
L'or des tiens, flottant sur ta joue,
Luit d'un rayonnement pareil.
Tes bras nus et ta gorge nue
Que baisent tes cheveux mouvants,
Se colorent, comme la nue,
De frissons roses et vivants;
Et ta bouche, où l'âme attirée
Trouve une éternelle prison,
S'ouvre comme la fleur pourprée
Qui monte au bord de l'horizon.

Ah ! ah ! vous aimez les madrigaux, Mademoiselle ; et moi-même je trouve une douceur infinie à dire les choses douces et cruelles que met en moi l'immortelle vision de la Beauté. Lequel de vos charmes vais-je chanter, s'il vous plaît ? Vos yeux d'une langueur inquiétante, votre beau nez atin où vit l'orgueil de la race, le joli petit coin d'oreille qu'on aperçoit et qui semble la rondeur nacrée d'un coquillage ?... Non ! votre bouche plutôt dont on

entrevoit le trésor caché et qui fait songer à ces deux jolis vers de Pierre Dupont sur la fraise :

Rouge au dehors, blanche au dedans,
Comme la lèvre sur les dents.

Votre bouche ? non ! pas même. Mais, ce qui en est comme l'âme, votre sourire énigmatique et charmant qui vous fait une sœur lointaine de l'immortelle Joconde :

D'un rayon d'aurore attaché,
L'arc radieux de ton sourire
Ferme et tend, sur un trait caché,
Sa courbe adorable à décrire.
Il se rouvre sur le sillon
De la flèche au ciel envolée,
Comme le vol d'un papillon
Se rouvre sur la brise ailée.
Chaque flèche en touchant mon cœur,
Met, dans ma blessure éternelle,
Ou le froid de son fer vainqueur
Ou la caresse de son aile !

Mais je me tais. Vous n'auriez qu'à être Diane (je suis

de ceux qui croient à l'immortalité des Dieux) et à me changer en Actéon. Aussi bien, c'est une chanson plus douce encore que la mienne, celle que les oiseaux chantent sur votre tête, la source à vos pieds, l'air du matin dans votre chevelure dénouée !











ZIER

L'ARAIGNEE



XCELLEMMENT Diderot a dit : « Ce qui est indécent, ce n'est pas le nu, c'est le troussé. » Aussi, tandis que la femme dénuée de tout vêtement nous enveloppe, pour ainsi parler, du respect mystérieux de sa beauté, évoquant l'image antique des Vénus aux pieds desquelles s'agenouillait l'hommage tremblant des mortels, celle-là n'éveille en nous que l'âpre sensation du

désir qui, par une coquetterie malsaine, ne se montre pas tout entière. Et ce fut toujours le grand secret des courtisanes de ne se révéler ainsi qu'à demi, posant au regard des points d'interrogation qui l'excitent, aiguisant les curiosités voluptueuses, laissant à l'imagination perverse le soin de les aider à vaincre dans leur mauvais combat contre l'amour. Car l'amour n'est plus qui se vend, ou du moins n'est qu'un fantôme vain, quelque chose comme la monnaie vile d'un trésor sacré.

Et soyez certain que si Phryné, devant l'Aréopage, avait gardé seulement un des lourds anneaux d'or qui serraient d'ordinaire ses poignets et ses chevilles, quand elle pressait sur sa poitrine glacée ses amants d'un jour, l'admiration qu'inspira sa nudité parfaite se fût traduite d'une tout autre façon. Elle apparut chaste parce qu'elle était absolument nue.

Celle qui feint de sommeiller sur cet oreiller de soie, la tête enveloppée à demi d'une façon de mantille blanche, les seins jaillissants au-dessus des bras nonchalamment croisés, la hanche au vent et une jupe ramenée sous elle dont ses jambes seulement sont défendues, le sourire banal aux lèvres et qui n'a pour but que de montrer ses dents, ainsi alanguie dans un décor de draperies fines comme une toile et que traversent des transparences obscures, celle-là n'est pas Phryné, la vénale amante des patriciens qui avait cependant des caprices pour les poètes.

L'hétaïre antique vit justement dans une légende presque glorieuse. Elle était mêlée à la grande vie de ceux qui dirigeaient les peuples et de ceux qui les charmaient par leurs chansons. Elle était vraiment prêtresse d'un culte et tout lui était pardonné, par les plus austères eux-mêmes, pour ce qu'elle était vraiment l'image immortelle de la Beauté parmi les hommes. Un tel souvenir pèse lourdement aux épaules fardées de nos courtisanes modernes, encore honteuses sous les malédictions de l'Église, même dans un siècle qui ne croit plus. Une honte les poursuit et la mémoire des jours mauvais où le fanatisme fouillait leurs chairs blanches avec des fers rouges. Elles sont encore, dans notre monde nouveau, des révoltées et la rancune des anciens outrages est au fond de ce qui leur sert de cœur.

Aussi sont-elles farouches au malheureux qui les aime et ne sont elles, parmi nous, encore que la bête de proie *quærens quem devoret.*

Celle-ci attend sa victime dans quelque boudoir somptueux plein de fleurs grisantes et d'où le jeune homme hébété sort n'étant plus déjà que la moitié d'un vieillard. Dans les quartiers populeux, c'est derrière la vitre d'une croisée basse, dans un enchevêtrement de rideaux qui laissent cependant voir au travers, entre des pots de fleurs croisant leurs menus branchages, qu'elle s'agite comme une ombre, guettée par la maréchaussée et ne risquant, de temps en temps, qu'un bout de visage sur le-

quel le même sourire est toujours écrit. Celle-là est bien vraiment comme l'araignée tapie au fond de sa toile, à l'angle obscur des murailles, tendant au passage des mouches un piège; famélique et mauvaise, — le plus souvent, par simple fatalité.

Dans cet étrange jardin d'acclimatation aux animaux symboliques qui est Paris, elle représente vraiment l'araignée, comme le bourgeois qui bourdonne des bruits politiques et d'inutiles paroles est le hanneton; comme l'ouvrière coquette qui rase le matin, les trottoirs sous sa petite capeline noire, est l'hirondelle; comme le propriétaire bourru qui grommelle pour les termes en retard est l'ours; comme le banquier cauteleux qui rôde autour des poulaillers à argent est le renard; comme le membre de l'Institut qui est vêtu de vert et qui répète toujours le même discours est le perroquet; comme l'apothicaire qu'on ne saurait encore se représenter autrement qu'un bec qui n'est pas de plume à la main, est la cigogne; enfin comme le pauvre journaliste qui trime son article quotidien est le cheval de fiacre. Jardin botanique aussi, Mesdames, car il est fleuri de lis et de roses quand vous y passez et d'adorables parfums y marquent votre trace. Dans un coin cependant, l'araignée silencieuse guette et attend. Et, pour attirer les sots seulement, elle a écrit sur sa toile ces mots qui sont un blasphème : Marchande d'amour.



DESPORTES

SALAMBO

L'ANTIQUE parenté de la femme et du serpent est aussi vieille que le monde. La Bible commence par un colloque entre ce dangereux cousin et dame Ève. Car certainement le tentateur s'était présenté à elle sous les auspices d'un lien de famille. Une aussi honnête personne n'aurait certainement pas engagé, sans cela, avec lui, un entretien dont vous connaissez le dernier mot. Mais tout naturellement celle qui devait tous nous perdre et nous jeter dans les géhennes brûlantes de l'Amour, avait

été séduite par une certaine communauté d'Idéal entre elle-même et le nouveau venu. Souple, brillant, charmeur, n'était-il pas l'image de son âme? Ils s'entendirent bien vite et ce fut l'homme qui paya le mauvais salaire de cet accord.

Depuis ce temps, ce fut toujours un jeu, pour la Femme, de lutter d'enchantements et de puissance mystérieuse avec le dangereux ennemi. Il n'est pas vrai qu'elle ait voulu lui écraser la tête du talon, après sa chute. Elle a toujours reculé devant le châtiment, dont les prophéties lui promettaient cependant la douceur. Sans la moindre rancune envers l'auteur de notre commune détresse, volontiers elle le caresse dans l'ombre et se laisse caresser par lui. Une volupté lointaine lui revient de l'enlacement de ce premier amant, sous l'ombre fleurie des jardins Paradisiaques et elle ne trouve pas qu'elle ait payé trop cher, de notre souffrance à venir, ce premier bonheur volé et que, seules, lui avaient appris les délices de la séduction.

Et, pour nous-mêmes, les seules victimes, pour nous qui nous souvenons aussi, c'est toujours une image à la fois terrible et attirante que celle de la Femme se livrant à ces rétrospectives caresses, laissant autour de son beau torse de marbre vivant serpenter le symbole animé du Désir qui, de ses pieds frémissants jusqu'au bel échevèlement de sa lourde crinière sur sa nuque ambrée, l'enveloppe de son baiser glacé.

De toutes les dompteuses de l'ancien vainqueur, Salambô était assurément une des plus augustes, une des plus intrépides, elle qui laissait, aux flammes du feu divin, se réchauffer la chair vivante qui l'allait étreindre. C'est un double bracelet que la bête alanguie enroule autour de ses bras, et la tête du monstre semble vouloir s'incliner à son oreille comme pour lui donner encore quelque mortel conseil.

Et dans les choses mystérieuses qu'apportent à son esprit les souffles sifflants qui lui passent sur la joue, vous devinez déjà la torture de l'Homme, rival éternel du serpent, le rival de l'amant qui aime Salambô et que Salambô aime. Dans cette buée qu'exhale cette gueule ouverte sur une langue crochue, voyez déjà passer l'image sanglante de Mathô marchant sur les lanières de sa propre peau que les fouets ont déchiquetée, nouveau Marsyas ayant rompu ses liens et courant par la ville, horrible, sublime, héroïque, semant partout la terreur des vengeances de l'Amour.

Mais tout est inconscience encore et rêve voluptueux seulement dans l'ivresse dont Salambô est enveloppée. Elle écoute sans comprendre et ne se souviendra qu'après. C'est, par une fatalité qui est, en même temps, son pardon, que la Beauté nous est mortelle. En elle, comme l'antique Pandore, elle porte notre ruine sans le savoir. Et c'est pourquoi les élus qui meurent par elle,

meurent, comme Mathô, sans la maudire. Ce n'est pas le repentir, comme un poète a dit, mais la Beauté qui est une innocence. Le feu qu'elle porte en elle et dont elle nous consume, ce n'est pas elle qui l'a allumé. Elle en souffre aussi quelquefois la brûlure. Nous sommes, devant son char, comme les grains de poussière et peu importe que nous soyons écrasés pourvu qu'elle subsiste et continue d'enchanter, en le domptant, le monde.

Toute méchanceté gît dans la laideur et je n'en veux pour preuve que l'esclave accroupie devant la charmeresse, la noire et servile créature qui, tandis que Salambô s'abandonne à la terrible influence, sans mesurer les crimes dont elle est chargée, écoutant vaguement cette musique sans se douter qu'elle sonne des funérailles, avec un sourire cruel à ses lèvres lippues voit passer, dans le vague des draperies éclairées par la flamme, le fantôme sanglant du martyr dont la chair fume et qui, râlant dans la plus terrible des agonies, murmure encore, avec des tendresses infinies dans l'âme, le nom de Salambô !











DELACROIX

SALUT AU SOLEIL



E bleu du ciel pâlit; comme un cygne émergeant
D'un grand fleuve d'azur, l'Aube, parmi la brume,
Secoue, à l'horizon, les blancheurs de sa plume
Et flagelle l'air vif de son aile d'argent.

Un long tressaillement autour d'elle s'éveille,
Et, des flots onduleux jusqu'au zénith monté,
Dans l'azur transparent déroule la merveille
Des formes qu'envahit sa vibrante clarté.

La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève

Les retentissements de son flux solennel,
Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
Le lourd sommeil des morts endormis dans leur rêve.
Mais, pareil aux roseaux qu'atteint le flot montant,
Le peuple des vivants s'ébranle dans l'espace,
Et, couché sous le poids de la vague qui passe,
Vers des buts inconnus se disperse flottant.
Cependant, qu'aux frissons des brises échappée,
La Terre s'alanguit aux tiédeurs du réveil,
Un cri sort de la Mer par la clarté frappée,
Un cri qui monte au ciel : Salut! Salut, Soleil!

Et ce cri triomphant, ce sont de belles filles debout sur les rochers qui le clament, Néréides antiques, sœurs de celles que nous adorons encore, mêlées au spectacle glorieux de l'Océan. Car

Depuis qu'Aphrodite la blonde
Jaillit des bras du flot amer,
Mieux qu'à nous fidèles à l'onde,
Les femmes ont aimé la Mer.
Et la Mer a gardé pour elles
Le tendre regard d'un amant;
Elle vient baiser leurs pieds frêles
Avec un doux gémissement.
L'écume de ses flots plus calmes
Que l'orage ne gonfle pas
Vient poser l'argent de ses palmes
Sur le doux chemin de leurs pas.

L'âme de la Mer est pareille
Aux lyres qu'effleure le vent,
Elle murmure à leur oreille
Un chant douloureux et vivant.

Et voilà pourquoi les filles d'Aphrodite, debout sur le promontoire qu'empourpre déjà la lumière qui monte à l'Orient, saluent le soleil qui fait la mer plus belle et qui, lui aussi, comme un amant, jette sur les épaules nues de la vague la splendeur d'un manteau de pierreries, et fait ruisseler des perles d'or dans ses cheveux dénoués et fait monter, du cœur énamouré de toutes les choses, l'hymne éternel du renouveau par la chaleur et par la clarté !

Mais ne croyez pas que l'Astre soit insensible à ce salut de la Beauté, reine du monde. Couronné de roses comme un fiancé, puis nimbé de rayons d'or comme un vainqueur, c'est un large sourire qu'il épand sur les choses, un sourire dont sont illuminées, comme dans un même baiser de lumière, la Femme et la Mer, ces deux sœurs aux cœurs perfides et profonds.

Avec des complaisances infinies, son œil de Dieu se promène de la croupe frémissante des vagues aux reins souples des baigneuses, nacrés et ondulants comme les flots ; des crinières d'écume s'échevelant au cou des marines cavales, il s'égare aux chevelures dorées ; et, sous les lèvres entr'ouvertes, il croit voir des perles comme aux profondeurs

azurées du gouffre où l'aurore met des reflets sanglants de pourpre. Et, dans les espaces infinis, un hymme qui ne vient pas jusqu'à nous mais que sa bouche d'or exale, un hymme de joie triomphante et d'amour répond à celui des Néréides tendant vers lui leurs bras blancs sur les cimes étincelantes des rochers.





LÉVY

CIRCE

Ceux qui meurent par l'artifice cru des charmeresses, je ne les plains pas. L'histoire tout entière de l'Amour est celle de ces trahisons où la lâchetédel'homme se complaît plus encore que la perfidie de la Femme, où le plaisir du martyr me semble supérieur même à celui du bourreau. L'anéantissement sous le pouvoir infini de la Beauté est une impression voluptueuse entre toutes. Qui donc n'envierait le sort d'Antoine vaincu, mais expirant dans les bras de Cléopâtre, par qui cependant lui était venue la mort ? Tout autre fin est moins digne de

l'homme qui sait que l'Amour est le suprême arbitre de la vie. Heureux ceux qui laissent le poids de l'idole écraser leur front, après avoir écrasé leur cœur !

Tout ce que dit Homère de Circé m'a rendu prodigieusement amoureux d'elle, comme tout ce que l'histoire a conté de Lucrèce Borgia et de Marguerite de Bourgogne. Quel était, après tout, le grand souci de Circé, sinon de plaire au point qu'on ne la pouvait plus quitter? Hé! quelle a été la grande sagesse d'Ulysse, sinon de se priver, par des raisons froidement philosophiques, d'un bonheur que ses compagnons, moins exigeants sur la nature de leurs joies, ont, du moins, goûté? Croyez-vous que Pénélope fût vraiment une personne très amusante, et qu'un peu d'école buissonnière, en chemin pour le retour, eût été un si grand tort? Je sais que la transformation finale des compagnons d'Ulysse peut être déplaisante aux gens entachés de dandisme. Ulysse, il est vrai, profita de l'occasion pour les abandonner. Mais saint Antoine se montra infiniment moins difficile sur le choix de sa compagnie.

Au moral, d'ailleurs, bien peu d'hommes changeraient vraiment dans cette transformation.

Je te salue donc, ô immortelle enchanteresse, toi qui as posé les délicieuses fermetés de ton jeune corps sur la peau du tigre dont tu portes le cœur sous tes beaux seins où

tout ce qui te reste de vierge a mis son marmoréen éclat. Je t'adore, ô Reine sans pitié, qui rêves, dans le parfum subtil des fleurs vénéneuses, sous les architectures savantes de ton palais, devant ce rideau de lumière qui met, au fond, sous tes yeux, les sérénités consolantes du paysage ! Un poète est là d'ailleurs, qui pense comme moi, puisqu'il élève la lyre où ton nom a vibré dans l'or des rythmes frémissants. Car, seul, le poète sent ces délices infinies de souffrir lentement et de mourir pour l'immortel amour de la Femme, pour la divine chimère de la Beauté.

Mais ne sois pas trop fière, ô dompteuse de la lâche humanité! C'est la matière seule que tu as courbée, sous ton pied d'ivoire, dans ce vieillard dont cette brutale caresse réveille, seule, les sens abolis. C'est la matière seule aussi qui, dans ce crâne inerte jeté à terre parmi les roses, dit ta victoire cruelle. L'esprit demeure plus haut dans cet hommage qui monte plus haut que toi-même, et qu'exhale ce porteur de lyre. Tu ploies, sous tes pas, les chairs comme des roseaux qui saignent; mais le vol des âmes t'échappe, et tu n'es qu'un admirable prétexte aux douleurs dont l'homme fait ses délices, en feignant de te maudire.

Ce qui te fait vraiment redoutable, ô Circé, ô femme éternelle, ce n'est pas ta volonté d'être méchante, mais ta seule Beauté dont tu n'es que l'instrument passif et qui te vient seulement de Dieu. Tous les sortilèges que peut inventer ton esprit médiocre ne valent pas le sortilège

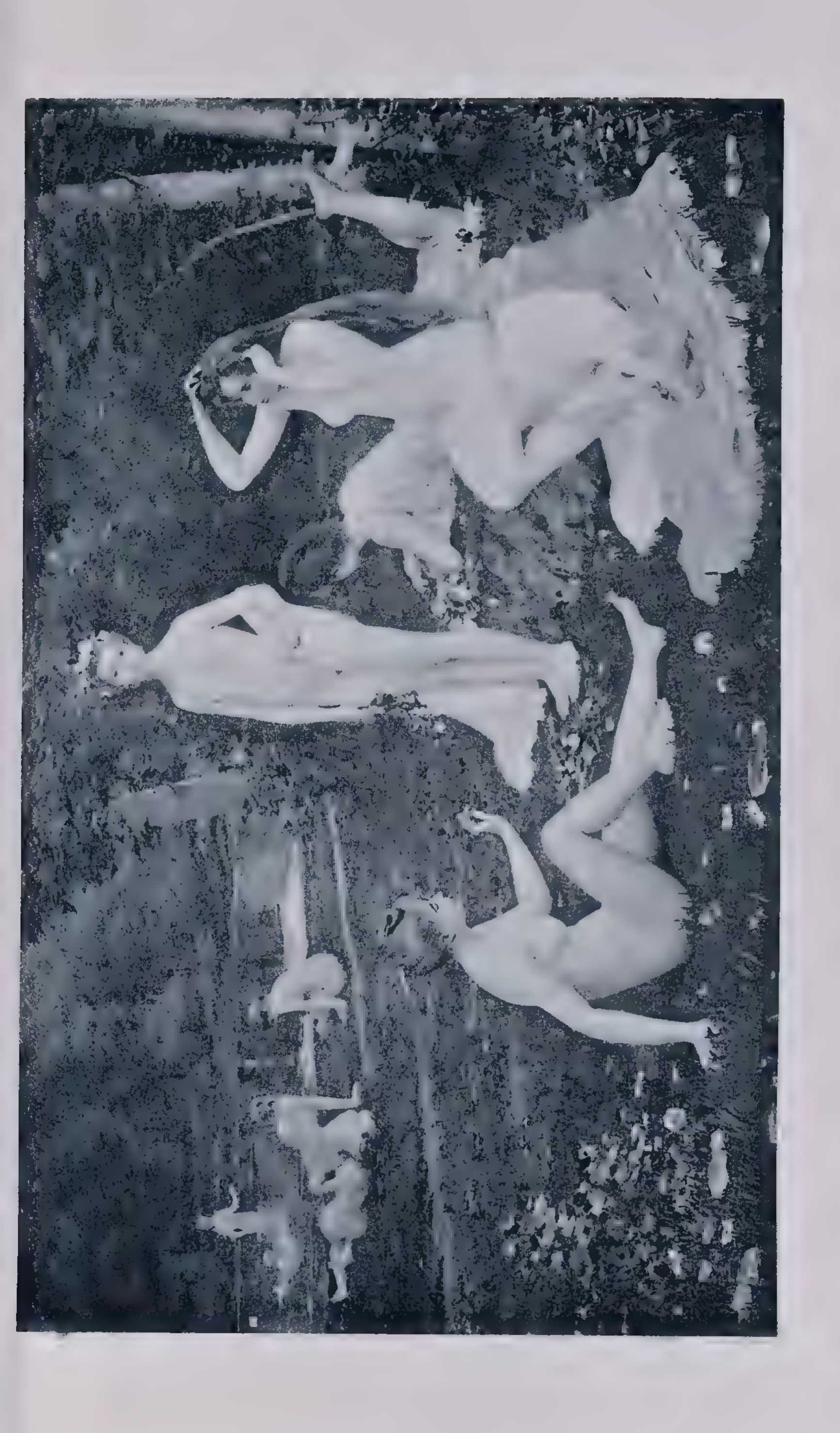
naturel dont la splendeur vivante de tes formes enveloppe ceux qui te regardent, en fait tes esclaves, leur fait souhaiter de mourir pour toi. Ne sois pas trop fière, ô toi qui n'est que la Fatalité incarnée dans la plus belle des images, l'éternelle loi de destruction ayant revêtu, sur ton corps et sur ton visage, une séduction suprême.

C'est très justement, Circé, que le peintre t'a faite avec des yeux perdus dans le vague, avec des lèvres que n'éclaire aucun sourire, admirablement inconsciente, et ne jouissant que fort peu, sans doute, du mal que tu as fait et que notre cœur te pardonne. Ce misérable qui est à tes pieds, comme un grain de sable, roule plus de volupté que toi sous son front que tu meurtris. Tu es pareille à ces fleurs dangereuses qui, tout autour de toi, montent de l'or et du porphyre des vases magnifiques, qui distillent dans l'air leur poison délicieux sans en goûter, elles-mêmes, la mortelle ivresse, sans se sentir éperdues dans le vent qui passe, sans rien recueillir de ce qu'elles donnent. Mais tu es plus belle que ces fleurs, ô Femme, et depuis longtemps elles seront flétries, que tu rayonneras encore dans l'éclat de ta jeunesse éternelle !









FRANC LAMY

AU FOND DES BOIS



coteaux d'Erymanthe! ô vallons! ô feuillages!

Comme dit André Chénier, dans la divine élégie du *Jeune Malade.* Sans doute ne sommes-nous loin ni de ces feuillages, ni de ces vallons, ni de ces coteaux Un étang est là-bas où s'est mirée, sans doute, tout à

l'heure, la dernière nymphe accourue sur les pas de Diane regagnant son char doré, une nymphe dont le regard se rallume dans l'œil tremblant d'une étoile. Ce bois est bien le *lucus* antique où tout était mystère, ombre profonde, chant harmonieux des roseaux au bord des eaux dormantes. Et, pour n'être pas de la grande famille des Immortelles, ces jeunes filles n'en portent pas moins un peu de l'âme antique sous leur sein de vierge qui bat, sous leur front de neige qui rêve. Elles sont l'adolescence craintive, après l'épanouissement des formes dans la beauté triomphante que concevait l'art païen. N'est-ce pas, à ces sœurs que nous fait le caprice des âges, une pitié vraiment douce et qui doit être remerciée de nous montrer le fantôme charmant du passé et de nous faire revivre, un instant, l'heure trop tôt envolée des idylles que traversait l'image auguste des dieux ?

Comme elles se croient bien loin du regard des hommes ! Car c'est une grande pureté qui brille dans leurs yeux clairs, et Diane les eût certainement choisies pour compagnes au temps où elle poursuivait, un croissant au front, un arc dans les mains, les cerfs éplorés dans l'ombre recueillie des chênes. Il ne semble pas que la vision de l'homme ait encore passé dans leur regard candide, et certainement ce n'est pas devant elles qu'Actéon s'est laissé surprendre, soulevant de scandaleuses clameurs dans la forêt. Ce n'est pas pour savoir si leurs amoureux les aiment qu'elles sèment au vent les pétales déchirés des premières marguerites. Ce

n'est pas une confidence naïve qui passe sur leurs lèvres dans le sillon charmant d'un sourire. Que se disent-elles ? Voulez-vous que nous cherchions à le deviner ?

— Rien n'est plus doux, dit celle qui, debout, tient un bouquet de fleurs déjà languissantes, que cette chanson de l'eau lointaine où nos compagnes descendent dans un scintillement d'argent fluide et qui semble les envelopper de ses larmes. Ainsi chantait-elle autour de moi tout à l'heure et c'est comme la langueur divine d'un nom aimé qu'elle a laissée dans mon oreille.

Et celle qui, assise dans l'herbe fleurie, donne à ses doigts fuselés et blancs une inflexion d'ailes d'oiseau qui va s'envoler, répond :

— Je sais quelque chose de plus doux encore et qui m'a laissée sous un charme que je ne saurais dire. C'est la musique du rossignol qui, se trompant et croyant déjà la nuit prête à venir, a soupiré longtemps sous le feuillage. Il m'en est resté dans l'esprit comme la douceur d'une chose innommée et comme un désir infini dont je ne sais pas l'objet.

— Au moment où je sortais de l'eau, sous le regard curieux des nénuphars, répond à son tour celle qui caresse, de ses jolies mains, sa belle chevelure dénouée sur ses épaules, il m'a semblé qu'une image descendait sous le flot, y venait remplacer la mienne, un visage inconnu qui me souriait et me regardait avec des yeux d'une douceur

infinie. Je ne saurais décrire ses traits, mais, sous mes paupières, je le revois sans cesse et j'y trouve je ne sais quelle joie dont je ne voudrais plus être privée jamais.

D'une voix sensible à peine, — car c'est vers les lointains qu'est tourné son visage et nous n'apercevons que sa nuque sous le retroussis admirable de ses noirs cheveux, — celle dont les pieds relevés caressent l'écorce argentée d'un bouleau, murmure :

— Entre ces grands arbres aux ramures profondes, il m'a semblé, tout à l'heure, qu'un chasseur passait et que c'était, devant lui, un grand effarement des bêtes dans le feuillage. Et, moi-même, j'ai senti, en moi, comme une terreur, mais très douce et qui me faisait heureuse en même temps qu'épeurée. Depuis cet instant, un frisson est resté à mes épaules, un émoi délicieux, et je regarde, à travers les feuilles, si celui-là ne revient pas, qui m'a, du seul bruit de ses pas dans l'herbe, à jamais troublée.

Ainsi parlent, entre elles, les baigneuses et les cueilleuses de fleurs, dans cette solitude qui est comme un temple à leur beauté naissante. Ainsi s'interrogent-elles sur ce qu'elles ne comprennent pas, et, ne sachant rien encore de la vie qui n'est rien sans l'amour, pressentent-elles celui ci, dans l'innocence de leurs âmes ; ainsi, lentement, comme l'eau de la source qui sourdit sous le gazon obscur, travaille déjà, dans leur cœur, le trésor de larmes que l'amour, un jour, fera jaillir de leurs yeux !



LA LYRE

JUNON ET LES SIRENES

Au pied fleuri de mousse d'un promontoire, sous la caresse divine du matin qui mêle, sur la mer, à l'argent de ses palmes d'écume, les roses tremblantes de l'aurore et l'or vivant des premières flèches du soleil, les sirènes, troupeau triomphant et joyeux, se poursuivent dans le sable, tendent leurs croupes satinées au rude baiser du flux et, parmi les tritons et les chevaux marins, s'ébattent, éclaboussant de perles l'horizon calme et le roc témoin de leurs farouches amours. Celle-ci exhale, dan un

long coquillage, le chant qui attirera les marins imprudents ; et celle-là, sous le cabrement des monstres aux crinières flottantes, plonge dans le flot sa belle chevelure, tandis que leurs compagnes nues poussent la conque où l'une d'elles s'épanouit comme une fleur dans un ruissellement de nacre.

Un cri d'alarme a retenti du haut de la roche d'où s'élance, comme une Sapho sans lyre, celle qui veillait, sans doute, tout à l'heure, sous le regard attendri des dernières étoiles. Les bras en avant, désespérée, échevelée, elle fuit devant une attaque inconnue, sous la menace mystérieuse qu'un fantôme seulement dessine encore dans le ciel.

C'est Junon, l'irascible et la fière, qui vient châtier la beauté triomphante, elle dont l'orgueil n'est pas encore consolé de la pomme que le berger a mise aux mains blanches de Vénus. Junon, qui, dans ces filles de la Mer, poursuit Astarté elle-même, l'enfant glorieuse des Océans,

Secouant, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondant le monde en tordant ses cheveux.

Sans doute, l'inflexible épouse a-t-elle volé son tonnerre au volage époux que retient ailleurs l'amour de Léda caressant un cygne, ou celui de Danaé ouvrant ses bras à une averse d'or. Mais une des sirènes est déjà étendue inerte sur la pierre mouillée, et son beau corps inanimé

descend les marches abruptes au pied desquelles s'ouvre l'abîme où tourbillonnent les goémons.

Il serait futile absolument de plaindre des immortelles. Les sirènes renaîtront ; la terre les accueillera pour la plus grande torture de l'homme. Ne sont-elles pas devenues nos cruelles sœurs, les charmeresses en qui gît le secret de toutes nos joies et de tous nos désespoirs ? L'antique sirène s'est incarnée dans la Femme dont le sein palpite comme la vague, dont le cœur est mystérieux et profond comme l'Océan, dont la voix fait autour d'elle des esclaves, qui enveloppe nos fronts de tempêtes et nous donne quelquefois le désir impie de la mort.

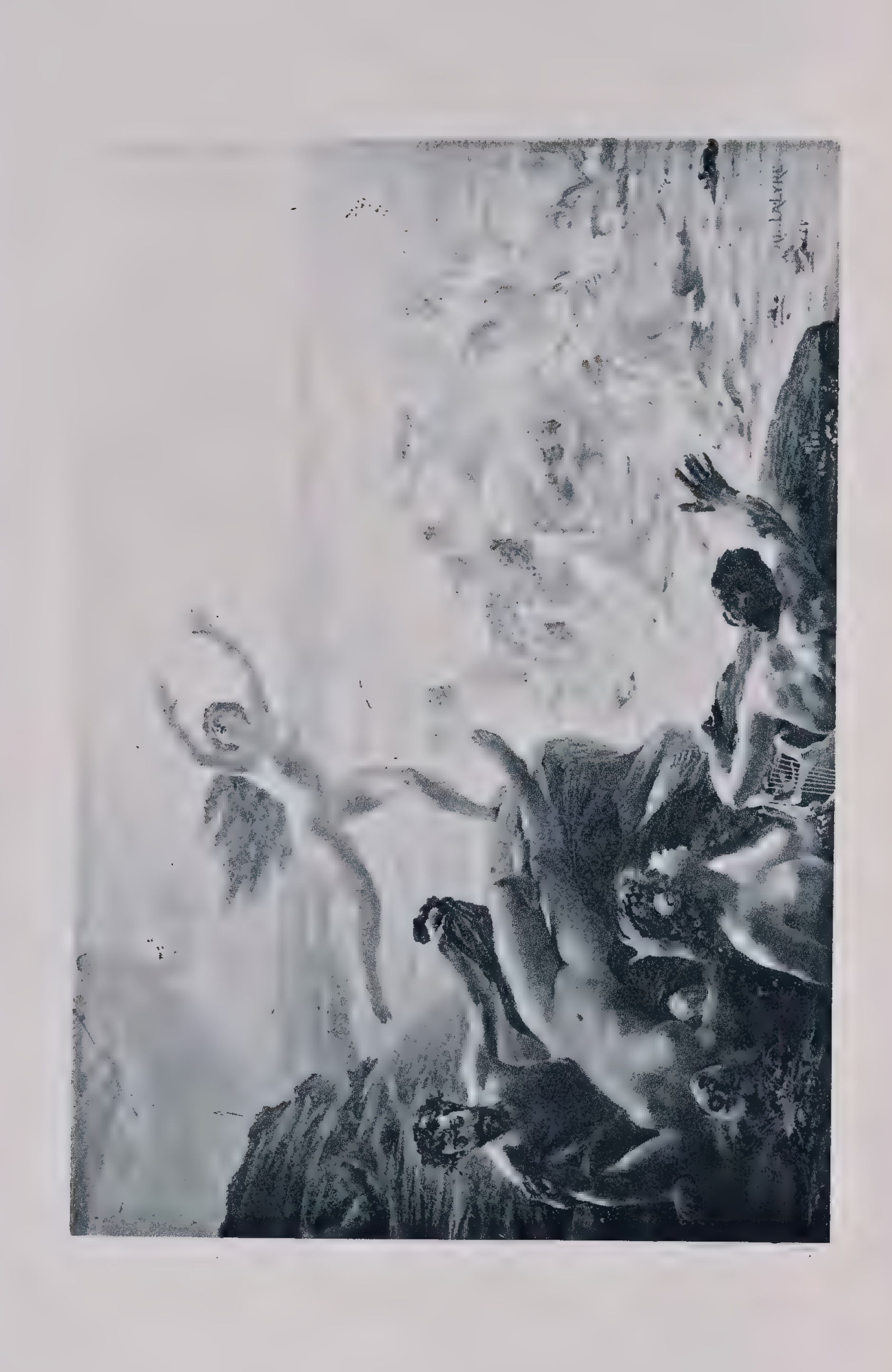
Junon a pu la foudroyer, mais non pas anéantir la lâcheté humaine, laquelle fait la seule puissance de l'amour.

Les vrais désespérés, dans cette tragique fable, c'est ceux que la Déesse implacable entendait précisément délivrer, protéger et sauver. Ces misérables dont les sirènes avaient déjà pétri le cœur comme une argile, qui n'étaient plus que les tombeaux vivants de leur rêve glorieux, déchus de l'Idéal dans les hontes délicieuses de la volupté, ces prétendues victimes qui, au fond, savouraient leur supplice, sont ceux-là seulement qui méritent quelque pitié. Ceux que la Beauté victorieuse de la femme a vraiment vaincus, qui ne conçoivent plus rien en dehors de leur

chère servitude, prisonniers d'un sourire ou d'un regard, exilés qui ne regrettent pas la Patrie, ne peuvent souffrir que de l'absence de l'immortelle vision où se consume leur désir toujours inassouvi. Les guérir, comme d'un mal, de cette faiblesse ! Mais ils n'en veulent pas guérir ! La mort leur est plus douce mille fois que l'abandon de ces formes où se fige leur pensée comme une mer tumultueuse dont la glace arrêterait la respiration et sculpterait dans l'immobilité les vagues de pierre.

Maudite sois-tu, Junon, qui viens troubler ces amours farouches où les vrais heureux étaient les martyrs !

Qu'avaient donc à donner de mieux les Dieux, aux hommes, pour mourir que ces beaux seins de femmes nacrés comme le flot ? Quel plus beau linceul que ces divines chevelures ? Quel chant d'adieu plus doux que cette éternelle chanson d'amour ? Quel tombeau plus tentant que cette Mer baignée de soleil, baisant les rocs verdoyants avec ses lèvres d'écume, cette Mer qu'habite encore le parfum vivant des chairs de Vénus naissante, où les filles de celle-ci mêlaient, au grand frisson des vagues, les voluptueuses ondulations de leurs corps bercés et les perles de leur immortel sourire !









VALENZUELA

SIRENA



IRENA ? Traduisez : Charmeresse.

Celle qui repose sur ce moelleux tapis et qui, d'une main distraite, y fait tomber des cerises, n'est qu'une sœur lointaine des enchanteresses de la mer qui attiraient, par des chansons, les nautoniers mélomanes, ce qui leur valut la colère de Junon, laquelle ne pouvait sentir la musique. Ces concertantes et dangereuses personnes ne quittaient pas les grottes céruléennes que tapisse l'azur transparent des nacres, dont le sol est fait de coquillages et qu'une chevelure d'herbes marines surmonte, sans cesse flottante

dans le vent salé. Depuis le glorieux matin qu'elles saluaient du haut des promontoires, jusqu'au soir mélancolique dont elles comptaient les larmes d'argent dans le ciel, les Sirènes s'ébattaient dans le tumulte caressant des vagues enveloppant de longs baisers leurs croupes satinées. C'est, au moins, le séduisant tableau que nous a laissé la Fable.

Moins périlleux que le bercement des flots, celui de cette moelleuse fourrure dont les tons fauves font penser à cette autre dépouille de la vie qu'Octobre couche au pied des avenues, y entassant la rouille sonore des feuilles mortes. Les sirènes antiques ne s'attaquaient qu'aux matelots. Elles seules, d'ailleurs, m'auraient donné le goût de la navigation. La seule perspective de les rencontrer et de tomber dans leurs divines embûches m'eût donné le courage d'affronter la monotonie des traversées. Chacun met, où il lui plaît, après tout, le triple airain recommandé pa Horace. Les sirènes modernes, plus prudentes, travaillent sur la terre ferme, ayant remarqué que le nombre des imbéciles y était beaucoup plus considérable. Pour un seul héros qui s'en va risquer sa vie dans les naufrages, pour l'amour du drapeau ou pour conquérir une fortune, on peut mettre en ligne des milliers de politiciens emplissant de mots vides le silence des forums, de gobe-mouches se laissant voler leur argent au premier carrefour, de maris croyant à la vertu de leurs femmes, d'inventeurs croyant à leur génie, et d'autres gens vraiment faits pour la chasse royale (étant donné que l'homme est le roi des animaux)

qui est le plaisir de la femme depuis l'origine du monde. Elle n'a vraiment qu'à choisir dans un gibier aussi abondant : Bêtes de poil — je ne dis pas ça pour les fonctionnaires à poigne — et bêtes de plume — je ne dis pas ça pour mes confrères.

C'est si simple vraiment !

L'abandon voluptueux d'une pose dans une atmosphère tentante; un sourire, le même pour tous, qui ouvre les lèvres sur les dents, comme une rose sur une goutte de rosée ; un regard qui cherche l'infini et qu'on espère arrêter au passage; le marbre vivant d'une poitrine où l'on s'obstine à croire que bat un cœur; l'aimable rondeur du torse descendant, comme un fleuve lacté, vers le beau lac du ventre qu'un unique nénuphar fleurit ; la noble inflexion des jambes nues se croisant et que termine la nacre rose des ongles ; il n'en faut pas davantage pour séduire les plus fiers et les jeter aux pieds de ce qui seul mérite d'ailleurs qu'on l'adore ici-bas, le corps impeccable de la Femme.

Et le sang des races coule ainsi goutte à goutte, s'épuisant lentement, en perles rouges comme les cerises aux doigts de ces charmeresses. C'est le destin de Sirena, et, s'il n'était d'autres femmes, les vaillantes et les fortes, les sœurs autant que les amantes, qui défendent, au foyer, la source éternelle et le trésor des sèves vivaces, celles qui s'épanouissent aux fleurs saintes du patriotisme et du véritable amour, c'en serait fait depuis longtemps de l'huma-

nité abâtardie, domptée, retombée aux originaires avilissements.

A Sirena, tout cela n'importe guère. Dans l'inconscience de sa tâche mauvaise, elle triomphe du seul triomphe de sa beauté et les poètes l'absoudront toujours parce qu'elle est belle. Vers elle ils commenceront à tendre, suppliants, le verger de leur cœur pour qu'elle en cueille les plus beaux fruits, qu'elle jettera au vent de son caprice, heureux si elle daigne en faire saigner quelques-uns sous la blancheur douce et cruelle de ses dents. Telle Musset nous a peint sa Mona Belcolor, dans son poème divin : *La Coupe et les lèvres*. Faut-il plaindre ceux dont le jardin de tendresses est ainsi saccagé par les mains indifférentes de la Beauté sans âme ? Je n'en sais vraiment rien. Car c'est une douceur farouche au cœur de l'homme de servir ainsi de proie vivante et de sentir son être s'anéantir aux fantaisies de l'éternel Féminin.





ANTIN

LEDA

CALME *dans la beauté sereine de son corps,*
Où la froide clarté de son âme se mire,
Léda rêve au penchant d'une source; elle admire
Ron être harmonieux fait de grâce et d'accords.

Ignorant sa douleur et rebelle au remords,
Les poètes, pour elle, ayant brisé leur lyre,
Distraite, elle sourit au tranquille délire
Du beau cygne inconnu dans le pays des morts.

Idole au cœur d'airain, damnation des justes,
Femme, l'humanité meurt à tes pies augustes,
Ayant bu le poison cruel de tes baisers!

Les Dieux mêmes, jaloux de nos saintes satures,
Sont venus dans tes bras chercher des sépultures
A leurs désirs vaincus, mais jamais apaisés.

Tel le cygne où s'exalte l'âme éperdue de Jupiter devant ces belles chairs blanches dont la fermeté vivante vaut celle du marbre, dont le charme surpasse celui de la beauté des immortelles. Car c'est cette fragilité adorable du corps féminin, dans une si grande splendeur, qui a toujours ému les poètes et, avant eux, les Dieux sans doute. Villon n'a-t-il pas écrit :

Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf et pretieulx,
Te faut-il à ces maux attendre ?
Oui ! ou tout vif monter aux cieux .

plein d'une horreur attendrie devant l'audace de la Mort osant toucher à cette merveille. Et plus tard Baudelaire, dans une pièce célèbre, ne s'est-il pas écrié, rêvant, déjà, dans la tombe, celle qu'il aimait :

Oui, telle vous serez, ô la Reine des grâces,
Après les derniers sacrements,
Quand vous irez sous l'herbe et les floraisons grasses
Moisie parmi les ossements.

Alors, ma belle, alors, dites à la vermine
Qui vous mangera de baisers,
Que j'ai gardé la forme et l'essence divine
De nos amours décomposés!

Certes, il est plus tentant encore par la trop courte durée de son éclat, ce corps que Victor Hugo appelait si bien « une argile idéale », que l'immuable fantôme des déesses tranquilles dans la sérénité des charmes qui ne sauraient périr. Bien que Junon eût concouru pour la pomme fatale, il est permis de penser que son tout-puissant époux était repu de ses charmes vertueux. Repu aussi des félicités somptueuses et toujours égales de l'Olympe. Et c'est pourquoi, rival des bergers syracusains que Théocrite a fait conter leurs amoureuses plaintes, il a recherché la fraîcheur du bois profond, la chanson des sources sous l'œil velouté des grands iris, le frisson d'argent qui fait trembler autour de soi le feuillage léger des yeuses, sûr de rencontrer, dans le temple fait pour l'amour, quelque mortelle qu'il tentera, tendant vers elle le cou neigeux d'un cygne en glissant sous son poids tiède l'échine d'un

jeune taureau. Car ces deux divines fantaisies lui viennent tour à tour. Et Léda demeure ravie et souriante sous lente caresse.

Calme dans la beauté sereine de son corps
Où la froide clarté de son âme se mire.










1889

ROSSET-GRANGER

PRES DU FEU



SON corps souple cherchant la caresse frileuse d'une fourrure, son éventail ramené sous la nuque qu'il auréole obliquement, danse de l'enfer dont Satan fait grand cas, une lourde paire de pincettes entre les cuisses, elle rêve dans le frisson rouge que l'âtre fait ramper le long de ses chairs dont la neige se teint comme sous une boréale aurore. Tout est ombre devant elle et c'est de la nuit que semble sortir ce paysage, portrait vivant qu'un orient mystérieux incendie de loin. Car il ne vient pas des chaleurs intimes et douloureuses de son cœur, ce foyer qui

l'illumine et semble faire bleuir, à fleur de peau, ses veines. Tout dit le dédain implacable de la beauté, dans cette créature superbe et tranquille, pour tout ce qui n'est pas elle-même. Coin de nature hivernale, vous dis-je, plein de frimas, que ce beau fantôme de femme et, si ses yeux languissants s'ouvraient, c'est un diamant de givre que vous verriez briller au travers de ses cils. Sa bouche, elle-même, sa bouche sanglante, est comme la fraise qui perce quelquefois l'hermine des derniers jours d'Avril.

Cet orient qui le colore, ce feu qui lui met des vapeurs de pourpre à l'épiderme, il est là où vous êtes, vous qui la regardez d'en bas. Il est peut-être dans votre poitrine. C'est votre cœur, ou le mien, qui flambe aux pieds de cette magnifique créature, et notre sang est bercé, qui court le long de ses jambes voluptueuses et de ses hanches triomphantes. La Fable a complètement oublié de nous dire que Déjanire était venue se chauffer au bûcher où brûlait Hercule. Mais le fait est certain et la logique des cruautés féminines le veut ainsi.

Et ce cœur, — le vôtre ou le mien, que sais-je ? peut-être aujourd'hui le vôtre, peut-être le mien demain — ce cœur qui la chauffe de ses inutiles et mortelles tortures, elle le tenait tout à l'heure, que dis-je, elle le tenaillait, au bout de ce fer inerte à deux branches, et elle frappait dessus pour en faire jaillir des gouttes de sang, comme les étincelles d'un tison qu'on tourmente.

Elle est de celles pour qui ces vers farouches furent écrits :

Dans les sentiers perdus, moissonnant les bois morts,
Le Temps a traversé la forêt de mon âme,
Entassant et foulant souvenirs et remords
En un sombre bûcher d'où jaillira la flamme.
O mes folles amours! Démons! Cœurs inhumains!
Accourez! accourez! C'est mon âme qui brûle.
Je m'en retourne aux cieux comme le grand Hercule,
Sur les ailes du feu qu'ont allumé vos mains!

Je ne vous demande, pour ma part, aucune pitié, Madame. L'homme qui fuit ce divin supplice n'est un homme que de nom. A mesure que s'oublie l'antique légende d'un enfer attendant les âmes damnées, l'idée s'affermit d'un enfer humain et terrestre où toutes les tortures inventées par les mythologies et par les poètes ont leur place. Il est là où un siècle de galanterie menteuse mit autrefois le pays du Tendre, dans cet empire cruel de l'Amour dont l'art païen avait si profondément empreint la terreur au cœur des hommes. La fantastique figure du démon s'acharnant au tourment des maudits s'efface. Plus terrible encore parce qu'elle est plus impassible, l'image éternelle de la Beauté, source de toute volupté et de toute torture, ayant en elle le secret double du Paradis et de l'Enfer, apparaît au seuil hurlant des géhennes. Comme le Christ l'avait d'ailleurs clamé, avant que la suprême consolation lui vînt de l'amour de Madeleine, comme les Pères de l'Eglise l'affirment avec une constante obstination,

le vrai démon ici-bas, c'est la Femme, et c'est par elle que les flammes éternelles sont avivées.

Démon ou non, Madame qui rêvez, dans la caresse frileuse d'une fourrure, votre éventail ramené sous votre nuque qu'il auréole obliquement, sous le frisson rouge que l'âtre fait ramper le long de vos chairs dont la neige se teint comme par une boréale aurore, vous êtes adorable de tous points, et l'honneur de chauffer vos jolis pieds avec mon dernier soupir me serait le plus sensible du monde. Heureux et prudent l'homme qui, du bûcher où son être s'est consumé longtemps, a gardé la bûche de Noël pour sa dernière tendresse!





FOUBERT

DIANE ET ENDYMION

Le ciel nocturne traversé par le vol mystérieux des étoiles inquiètes. Celle qui, le jour, fut Diane, chasseresse éperdue dans la profondeur des bois, lasse de la clameur des meutes et du sang des bêtes semant des perles rouges sur son chemin, s'est arrêtée au bord du grand lac où l'image du front d'Actéon frémit parmi celle des ramures; un appel de cor est monté de l'horizon de cuivre, et, d'un invisible vol à travers le firmament obscur déjà, elle a regagné les zéniths où l'attend la gloire de son char traîné par des colombes. Alors

les nymphes, ses compagnes qu'elle a abandonnées, s'appellent entre elles, à travers les feuillages qui frissonnent, dans une langue divine que les hommes n'entendent pas, et, des ailes, — si transparentes que nous les prenons pour de petites nuées, — leur poussant aux épaules, elles aussi regagnent le séjour où les attend la déesse et ressuscitent, étoiles, dans la sérénité des cieux impatients. L'arc de Diane est devenu lumineux au-dessus de sa tête, et les flèches d'or qui sonnaient aux carquois de ses amies transformées percent maintenant l'azur, de leurs pointes qui se pressent en constellations.

Mais ce soir-là, une fois encore, elle devait se dérober à leur compagnie, pour retourner secrètement sur la terre, comptant sur la langueur divine de leur rêve dans l'étendue pour ne s'en pas apercevoir. Mais l'une d'elles a jeté un cri d'alarme sans doute. Car toutes se penchent maintenant sur le balcon fleuri d'astres du ciel, anxieuses et interrogeant l'ombre lumineuse qui flotte, comme un voile, entre notre triste séjour et celui des immortels.

Sur une vapeur argentée qui rase les gazons semés de fleurs sauvages, posent les pieds de Diane, et celui qui lui servit de guide, le doux proxénète Amour, dont les ailes ne sont pas encore repliées, est encore auprès d'elle, lui désignant du regard le beau berger endormi, Endymion, qui voit sans doute tout cela, et qui, inconscient de son bonheur, s'imagine que c'est un songe.

Non ! tu ne rêves pas, berger. Qu'un rapide réveil ait

pitié de toi, et tu contemplerais, dans leur glorieuse nudité, cette poitrine que gonfle le désir éperdu de toi, ces nobles hanches où tressaille l'amour sacrilège de ta race, ces cuisses superbes qui voudraient faire un oreiller à ton front, toute cette splendeur de femme immortalisée dans cette déesse, et ces yeux alanguis qui couvent ton corps lassé, et cette bouche où le baiser déborde comme d'une coupe trop pleine. Il est grand dommage vraiment que ton sommeil s'obstine, durant qu'une telle vision te serait permise dans sa savoureuse et vivante réalité.

Tels nous passons souvent, sans doute, auprès de bonheurs qu'emportera l'Aurore, avant que nous ayons pu tendre la main vers eux. Car, si puissante que tu sois, ô Diane, tu ne saurais arrêter le cours de cette nuit que tu voudrais éternelle, et les clairons du jour, tendant leurs pavillons d'or à l'horizon, t'arracheront à cette contemplation douce, et, durant que les étoiles enfermeront, derrière les rideaux de brume, leurs jolies têtes lassées, cependant que l'Amour reprendra son vol vers quelque autre cœur à percer de son infatigable javelot, il te faudra fuir l'indiscret réveil des autres pasteurs se soulevant, un à un, de leur lit foulé de gerbes et interrogeant le ciel, et appelant Endymion sans doute dont le troupeau pend à quelque roche prochaine sous la garde des molosses s'étirant et bâillant dans le matin.

Pourquoi ne demandes-tu pas à la Mort, toi qui es toute-puissante, de te livrer le souffle de cet homme, arrêtant

le rythme vivant de sa poitrine et le faisant immobile à jamais ? Tu le retrouverais au pays des âmes, dans les séjours Elyséens qui sont voisins des pays lumineux des astres. Ce ne serait plus, il est vrai, qu'une haleine, un esprit perdu dans l'espace, comme le parfum d'une fleur ou la dernière étincelle d'un feu éteint. Toi qui frappes sans merci les cerfs innocents aux yeux alourdis de larmes, d'où te vient cette pitié d'un mortel insensible à ta tendresse et que ton approche ne réveille même pas ? C'est donc de son corps que tu es amoureuse, ô chaste Diane, de son corps que tu livrerais ainsi en pâture aux bêtes sauvages que tes flèches n'atteignent pas ? Je t'aurais cru plus idéale, ô la plus vierge des déesses d'antan et la moins clémente aux soupirs éperdus des mortels !

Sans avoir fait tien celui que ton caprice immortel désire, regagne donc ton char de lumière dont les coursiers s'impatientent sous l'aiguillon d'argent de l'Aube. Hâte-toi vers l'horizon d'où te chassera l'impérieux retour du Soleil dont une poussière d'or précède la course. Mais, en te retournant pour reprendre ton voyage, ramène, à toi, un bout de nuée qui te serve de jupon, de peur que, se réveillant tout à coup et t'apercevant de ce côté, le berger qui est mal élevé ne te reconnaisse et ne s'écrie tout haut : Tiens ! la Lune !









LE QUESNE

L'AMOUR EFFEUILLANT LA MARGUERITE

Je veux bien être pendu, Mademoiselle, moi qui ai la corde en horreur, si, par hasard, je comprends ce que vous faites.

J'ai connu des jeunes filles très sages, ma foi, qui, pensant à leurs amoureux, de platoniques amoureux s'entend, n'ayant parlé que des yeux encore, du bout des lèvres tout au plus, et qui, éprouvant le besoin de s'inquiéter sur la chimérique fidélité de ces jeunes hommes, interrogeaient des marguerites, jetant méchamment, à terre chacun de leurs pétales avec ces mots sacra-

mentels : Un peu, beaucoup, passionnément, pas du tout ! Nous avons tous été l'objet d'innocents oracles de ce goût. Honni soit qui mal y pense ! Si les marguerites avaient été véridiques, elles auraient toujours déclaré que j'aimais passionnément. Je ne me dérangerais pas pour moins de l'état heureux où nous laisse l'absence d'amour.

Mais, vous, Mademoiselle, votre occupation me paraît infiniment plus compliquée, et, faut-il l'avouer, beaucoup moins candide.

Si je comprends bien, vous acceptez avec une bienveillance infinie les fleurettes qu'un amour tout à fait sincère, respectueux, soumis, vous tend de sa petite main rose. Avec une complaisance marquée même, vous souriez au joli bambin dont les petites ailes s'ouvrent comme celles d'un moineau franc qui va prendre sa volée. Et vous lui faites des yeux très doux, si doux que si j'étais à sa place...

Enfin le pauvre petit a les meilleures raisons du monde de croire que son présent vous est agréable et que vous lui en témoignerez, par un baiser, au moins, votre reconnaissance.

Eh bien, oui, c'est du joli, pour une personne qui cependant, par pudeur, cache ses mollets charmants sous une draperie ! A un autre Amour qui vous vole impudemment derrière la nuque, vous offrez, à votre tour, une à

une, les marguerites que son collègue vous a confiées et dans lesquelles il a mis son cœur.

On ne pousse vraiment pas plus loin la duplicité et la fourberie.

Tenez, il y a une légende allemande qui m'a toujours révolté. Cette tant précieuse et pudique Marguerite de Gœthe qu'on nous présente pour une des plus intéressantes héroïnes que la poésie ait créées, avez-vous remarqué, un peu, comment elle se conduit, dès le début, pour justifier nos sympathies ?

Un. charmant jeune homme, Siebel, qui en est absolument épris et du meilleur de l'âme, lui apporte un magnifique bouquet. Elle se contente de dire : Pauvre garçon ! sur une musique exquise, il est vrai, de M. Gounod. Arrive après un gentilhomme qui, galamment, lui pose un écrin lourd de diamants sur sa chaise. Immédiatement radieuse, elle s'en pare et chante très longuement l'air des Bijoux, si longuement qu'on ne sait plus quand finira sa joie. Vous me direz qu'elle n'est pas d'une extrême délicatesse. Mais enfin, le bouquet du petit Siebel, elle a la pudeur de n'en pas faire cadeau à Faust.

Vous, Mademoiselle, vous faites vraiment pis encore. Vous arrachez une plume au pauvre Paul pour la rajouter à l'aile de l'heureux Pierre. Et la Nature, *alma parens*, est si bien faite aux perfidies de la femme, qu'elle ne s'en

émeut pas un seul instant. Autour de vous c'est une grande gaieté du paysage qui vous sourit dans un clair rayon de soleil ; aucune indignation dans la chanson des oiseaux qui n'en persiste pas moins à célébrer vos charmes ; les bouleaux eux-mêmes n'en hochent pas davantage, avec quelque révolte dans l'air, leurs belles têtes d'argent frisé ; les petites herbes ne vous maudissent pas et continuent à faire un tapis complaisant à vos pieds ; les ramiers fidèles, eux-mêmes, ne désertent pas l'air où flotte le parfum cruel de votre chevelure !

L'Amour naïf trahi pour l'Amour rusé.

C'est l'éternelle histoire.

Cela ne m'empêcherait pas, Mademoiselle, si vous le permettiez, de vous offrir des bouquets aussi, dont vous feriez tout ce que vous voudriez, mais à qui je n'en aurais pas moins confié le secret de mon adoration et de ma tendresse.





QUINSAC

LA FONTAINE DE JOUVENCE

Le bon La Fontaine disait, en son temps :

Grand dommage est que ceci soit sornettes;
Filles connais qui ne sont pas jeunettes
A qui cette eau de Jouvence viendrait
Bien à propos.

O Fontaine de Jouvence dont Pausanias a le premier parlé, toi que les savants ont posée aux environs du Paradis terrestre, mythologique fontaine, je suis vraiment fort aise de faire, ne fût-ce que de loin, connaissance avec toi.

Je ne m'imaginais pas que ce fût l'Amour, nonchalamment assis, les ailes ouvertes, son carquois à ses pieds et une flèche à la main, qui présidât à ton cours, ô toi qui descends d'un rocher fleuri et tombes, en mince filet, dans une vasque naturelle bordée de mousse. J'avais ouï dire souvent, au contraire, que l'Amour, par les tortures qu'il nous fait, hâtait, pour nous, le vol des jours et précipitait les heures fatales de la vieillesse. Ceux-ci l'accusaient d'avoir blanchi leurs cheveux et ceux-là d'avoir creusé des rides précoces à leur front. Ce n'est pas ainsi qu'a été entendue la légende et peut-être le peintre a-t-il raison.

Dans le plus riant et le plus ombreux à la fois des paysages, dans l'enlacement des branches légères que son poids a fait ployer, venue de loin peut-être sur un radeau jonché de fleurs aquatiques et qui s'enfonce enfin dans les roseaux, la jeune femme est tendue vers l'eau miraculeuse à qui elle demande le rajeunissement qui nous vient d'une tendresse nouvelle.

Ceux-là sont jeunes encore, en effet, et à tous les âges, qui savent encore aimer. Et qu'aurait d'horrible la vieillesse, n'était qu'elle tarit les sources vivantes du cœur, source mystérieuse de toute jeunesse ? Qu'André Chénier l'évoque, comme le repos très doux d'une vie déjà depuis longtemps troublée ! Simple fantaisie de poète ! Il est impie de souhaiter ce calme mortel de l'âme où nul frisson ne monte plus de la contemplation de la beauté, que nu

désir n'effleure, que nulle caresse ne tente ! La jeunesse n'est pas, comme l'a dit un distique célèbre de Métastase, le printemps de la vie ; elle est surtout le printemps de l'âme, printemps éternel pour ceux qui savent aimer toujours !

O toi, qui dans la nudité charmante de ton corps qui n'est plus un corps de vierge pourtant, sous la caresse lente des bouleaux que fait trembler un souffle de l'air et dont les feuilles d'argent sont autour de toi, comme une couronne effeuillée d'illusions et de tendresses anciennes, je n'imagine pas que tu attendes longtemps celui qui te rendra les heures douces et rapides comme ces heures d'Avril où le soleil sourit quelquefois parmi des larmes, image de l'Amour doux et cruel tout à la fois. A l'exquise maturité de tes grâces, le petit Dieu qui te regarde avec des yeux pleins de malice ne refusera pas le consolateur qui fera refleurir des roses sous ton front et des baisers sur tes lèvres. Peut-être qu'en te penchant seulement sur l'eau qui s'égrène, en perles, à tes pieds, un mirage te révélerait des traits, comme dans ce joli conte de Théophile Gautier où deux amants ne se sont connus longtemps que par leur image dans l'onde du même ruisseau.

Heureux celui qui viendra ainsi vers toi, à l'heure propice, pour refleurir ta bouche de sourires et ton cœur d'impressions heureuses ! Heureux le Christ qui ressuscitera, d'une caresse, le Lazare dont ton corps est l'ai-

mable et marmoréen tombeau ! qui verra se réveiller, dans tes beaux yeux à demi clos, la flamme douce et reconnaissante qu'allume le plaisir partagé ; qui sentira passer à ses propres moelles, le frisson venu des tiédeurs troublées de ta poitrine haletante entre ses bras !

L'amour, éternel secret de la jeunesse. Certes l'antique fable peut être comprise ainsi. J'aime mieux concevoir ainsi la fontaine de Jouvence que comme une eau jaillissant sous la baguette enchantée de quelque magicien et rendant aux formes une menteuse fermeté, imaginaire renouveau que les alchimistes ont inutilement tenté, que le vieux Faust avait vainement cherché au fond de ses cornues, fontaine dont un poète a dit encore :

Si tu pouvais, merveilleuse fontaine,
Répandre, un jour, ta source dans Paris,
Que de minois ridés et séfleuris
Renonceraient aux ondes de la Seine !





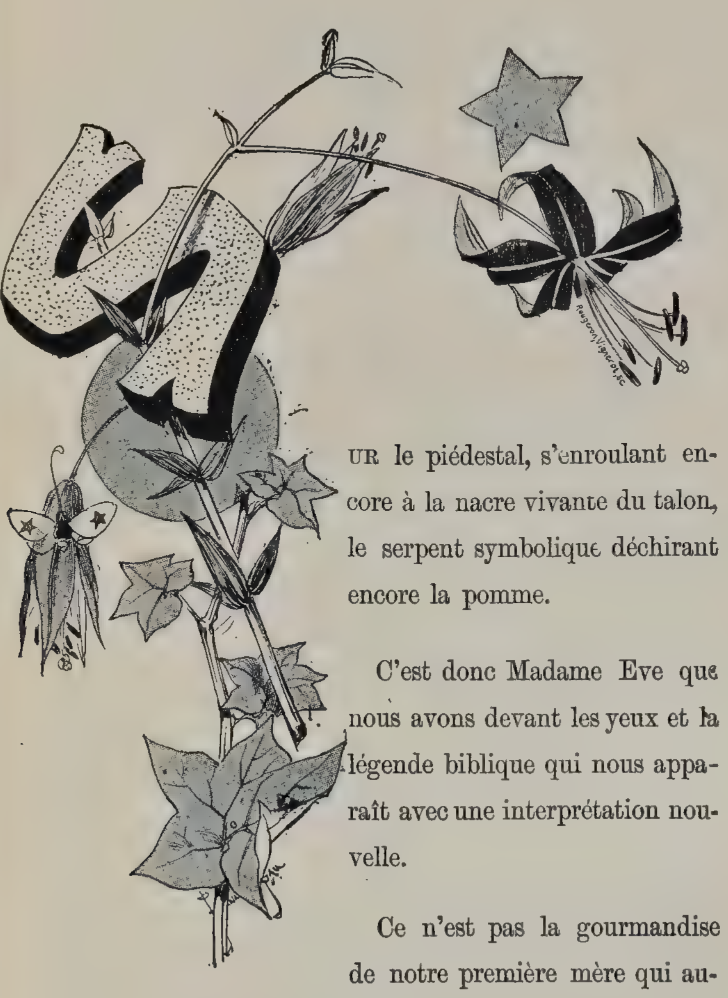






H. LEMAITRE

PREMIER AMOUR



UR le piédestal, s'enroulant encore à la nacre vivante du talon, le serpent symbolique déchirant encore la pomme.

C'est donc Madame Eve que nous avons devant les yeux et la légende biblique qui nous apparaît avec une interprétation nouvelle.

Ce n'est pas la gourmandise de notre première mère qui aurait été tentée. C'est par amour qu'aurait failli celle à qui

l'amour pardonne tout. Adam était le premier mari, comme on entend ce mot dans les comédies. L'autre était le premier amant, j'entends celui qui avait révélé les joies infinies des sens à une jeune femme ignorante, bien qu'en puissance d'époux.

C'est une histoire éternelle que celle-là.

Est-ce le remords ou une honte bien naturelle de vous-même qui met des larmes dans vos yeux, ô Madame mon aïeule, ou l'abandon du volage qui vous rend aux tranquilles délices de l'hyménée ?

J'ai connu mon grand-père et je vous assure qu'il était infiniment plus beau que le drôle pour qui vous l'avez trompé. *Os homini sublime dedit.* Celui-ci marchait le front levé, dans la plénitude de son droit et de sa force. Celui-là rampe encore, immortellement méprisé de la création tout entière. Ce n'est pas d'avoir aimé qui vous rend ainsi désolée, — vous auriez grand tort — mais certainement d'avoir mal aimé.

Je ne parle pas de l'honnête homme qui avait sacrifié sa meilleure côtelette au désir de vous voir naître et que vous avez remercié en en faisant la risée du Paradis terrestre où les Sganarelles sont vilipendés aussi injustement qu'ici-bas. Adam est devenu philosophe ; il se console à l'idée glorieuse qu'il s'appelle : Légion. Volontiers inv

querait-il le dicton populaire : Plus on est de fous, plus on rit ! Et puis ce n'est pas au nom de la morale que j'entends vous parler, trop aimable pécheresse !

Mais au moins, fallait-il lui donner un rival digne de lui et de vous ! Les Femmes contemporaines, qui sont, en tout, vos dignes filles, suivent malheureusement votre exemple. On dirait que, le plus souvent, ce qu'elles aiment, ce n'est pas l'amant, mais l'adultère. Quand on n'a qu'une pomme dans son verger, il ne faut pas permettre au premier venu d'y mettre les mains. Une vilaine bête a bavé sur la vôtre et je comprends que vous en soyez profondément humiliée.

L'art de choisir un amant, Grand'maman, il n'y a rien de plus sérieux et de plus délicat dans la vie.

N'écoutez jamais celui qui parle beaucoup, ce qui prouve toujours une certaine impossibilité d'agir. Les amoureux fervents ne sont pas des bavards, mais des recueillis. Le culte qu'ils ont pour la femme en fait des façons de prêtres et c'est à deux genoux qu'ils vous adorent, balbutiant des tendresses qui ne seront éloquentes que dans les baisers. Les goguenards ne sont pas non plus des soupirants auxquels il faille se laisser prendre. Le serpent est une bête persifleuse entre toutes. Vous voyez combien vous avez eu tort de l'écouter.

Préférez, s'il se peut, l'amour du poète à celui du ban-

quier. On tisse, dans l'or chimérique des rimes, de plus immortelles étoffes qu'avec les fils les plus précieux et où les mémoires demeurent embaumées, les mémoires des grandes amantes, de Laure, de Lesbie, de Camille. Et elle vaut bien les fanfreluches que vous offriront les hommes d'argent et qui ne dureront que juste l'espace d'une mode. J'ai un vague soupçon que vous vous êtes laissé faire des cadeaux par l'indigne amant que vous pleurez? Le serpent a beaucoup d'argent sur ses écailles. Et voilà certainement ce qui vous désespère. Vous avez vendu ce que vous auriez si bien fait de donner!

Penez courage cependant, ô respectable douairière de l'humanité! Le premier amour est un mot. La chose vraie, c'est : le seul amour, lequel ne vient ordinairement que plus tard. Celui-là vous fera oublier tous les autres. Il sera suprêmement désintéressé parce qu'il sera tout à fait divin. C'est pour lui seul que mûrit le fruit harmonieux de vos hanches, que fleurit le beau verger d'amour dont vos seins sont les pommes immortelles, que se recueille en vous le fruit délicieux des voluptés infinies.





DEVAULX

ECHO

Que redis-tu, Écho, une main ramenée le long de ta joue ?

Réponds-tu, comme l'imagina le vieux poète Joachim du Bellay, à l'amante qui t'interroge ?

Quel est l'auteur de ces mots advenus ?
— Vénus !

Qu'étais-je, avant d'entrer dans ce passage ?
— Sage !

Et maintenant que sens-je en mon courage?
— Rage!

Qu'est-ce qu'aimer et s'en plaindre souvent?
— Vent!

Que suis-je donc lorsque le cœur en fend?
— Enfant!

Ne sent-il point la douleur qui me point?
— Point!

Mais non, tu ne t'amuses pas à ces enfantillages de rimeur qui furent cependant en grand honneur dans nos lettres, même jusque sous le règne auguste de Louis le quatorzième. Pas davantage tu ne conseilles, en répétant après lui, l'époux qui t'interroge comme il suit, dans une anthologie d'antan:

Comment nomme-t-on à la ronde,
Un époux commode, indulgent?
— Jean, Jean, Jean!

Et que dirait-on, dans le monde,
De mes équipages de prix?
— Pris, Pris, Pris!

Et, si, dans un cercle on me nomme,
J'entendrai dire tout à coup,
— Cou, Cou, Cou!

J aime mieux rester honnête homme.
Le remòrds éveille en sursaut.
— Sot, Sot, Sot !

De Paris je sortirai comme,
Comme en entrant, j'étais venu,
— Nu, Nu, Nu !

J'imagine qu'au lieu de te distraire à ces rébus musicaux, tu doubles seulement, de ta jolie voix aux mélancolies lointaines, la musique exquise du ruisseau murmurant dans le gazon, la voix du rossignol dont l'aurore n'a pas encore troublé les mystérieuses tendresses, le bruit léger des feuillages qui est comme un cliquetis de piécettes d'or. Et le poète qui passe, dans les solitudes embaumées, son amour au cœur, trouve une douceur nouvelle à toutes ces choses, quand c'est toi qui les répètes. Et tu es, pour lui, comme une sœur d'exil, toi dont le chant semble toujours une plainte, toi dont les accents, comme les siens, semblent venir de la commune patrie, le ciel. C'est pour lui qu'il ne te faut pas lasser, charmeresse, toi qui demeures, à travers les temps, la jeunesse qui chante et la beauté qui sourit.

Car c'est surtout parce que tu es femme que le poète te garde une immortelle tendresse. Sous la profondeur des ombrages d'où ta voix seulement te révèle et où jamais il ne t'a rencontrée, il t'imagine parée de toutes les grâces, sœur des nymphes qui veillent aux bords sonores des sources et qui y mirent lentement la nudité orgueilleuse de leurs corps virginaux.













FERVILLE-SUAN

VENUS

Ce n'est point la Déesse « tout entière à sa proie attachée » de quelque tragédie sombre, qu'on nous montre, mais une Vénus bon enfant tout à fait, celle des amours faciles sans doute et qui ne se noient ni dans le sang ni dans les larmes. Heureux ceux qui n'ont rencontré que cette inoffensive déesse, descendue des chemins fleuris d'étoiles du ciel sur un char léger dont les colombes se sont envolées.

Au moins, Vénus bienveillante aux faibles mortels, avez-vous choisi un jour de Printemps pour nous faire cette aimable visite. Je devine, autour de vous, le décor enchanté dont un souffle fait trembler la blancheur des lilas et cueille, au ras du gazon, l'âme parfumée des violettes. C'est le Printemps, n'est-ce pas, et c'est aussi le matin.

Ma mie en souriant m'a dit : Le beau soleil !
Le temps est-il venu que tout charme renaisse ?
Partout des chants ! Partout des fleurs, double réveil !
C'est le Printemps ! c'est le matin ! double jeunesse !

J'entends aussi, sur vos jolis talons nacrés, la divine chanson du vieux Ronsard :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait éclos
Sa robe de pourpre au soleil...

Tous les refrains joyeux des amants sans souci montent autour de vous, avec l'haleine des muguets tintinnabulant autour de vos roues d'or. Car vous êtes infiniment souriante, madame Vénus, et ce n'est pas aujourd'hui qu'on vous viendra reprocher l'incendie d'Ilion qui fut cependant votre œuvre. Il semble que votre jolie main blanche et doucement révulsée protège quelque invisible tendresse. Peut-être votre sœur Diane, surprise par vous, auprès du sommeil d'Endymion et déplorablement attardée sur la terre, vous dit-elle : C'est moi ! ne le dis pas ! Et lui ré-

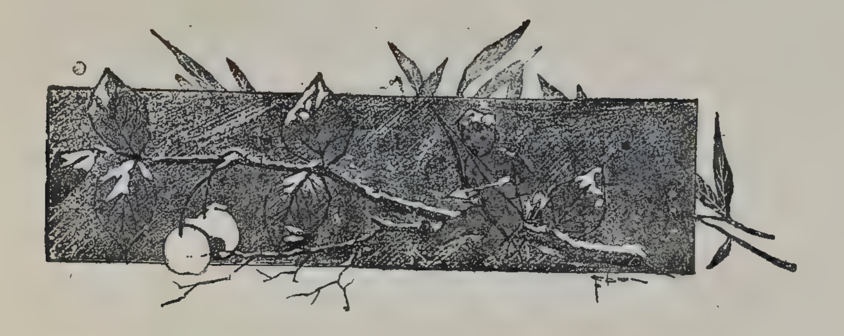
pondez-vous : Sois donc tranquille ! Ou bien ce sont deux amants que vous surprenez dans l'or ondulant des moissons et à qui vous murmurez de votre plus exquise voix : N'ayez crainte et soyez heureux !

Que n'avez-vous toujours été aussi débonnaire, maîtresse des hommes et des dieux ! vous dont l'empire est au profond des cœurs, qui dispensez tous les biens et tous les maux aux âmes. J'ai souvenir d'avoir beaucoup souffert par vous et vous ne m'apparaissiez pas alors dans une souriante image. Vous ne veniez pas du ciel, mais de l'enfer. Vos coursiers avaient été quelques sombres oiseaux des ténèbres, non pas les colombes filles de l'azur. Tous les dieux, vos confrères me soient témoins que je vous ai pas cependant maudite.

D'autres peuvent servir la beauté dont je meurs,
Et tomber, tour à tour, du faîte de leur rêve,
Avec des cris profonds et de vaines clameurs.
Plus haut qu'eux, en plein ciel, mon rêve, à moi, s'achève.
Depuis que, demeuré sans guide par l'air bleu,
Pour expier l'affront de l'avoir contemplée,
S'abaissant pour jamais, ma paupière brûlée
Enferma sous mon front la vision de feu.
Je n'ai jamais maudit, dans mon cœur solitaire,
Ni son éclat mortel, ni la hauteur des cieux,
Comme l'aigle aveuglé qui vient heurter la terre,
Quand le soleil trahit l'audace de ses yeux.

Sans doute, pour cette grande magnanimité m'as-tu pardonné, déesse. Puisque je te revois souriante aujourd'hui, prodigieusement belle, et que rien ne me semble à redouter, dans les amours nouvelles que tu m'apportes, sans doute, dans un des inutiles plis de ton subtil manteau.





KOSSOWSKI

FRUIT DEFENDU

Ah ! madame Ève, s'il en est temps encore, laissez tomber la pomme fatale avant d'en avoir meurtri la chair humide avec la nacre de vos dents ! Je comprends mal ce qui vous a tenté dans ce fruit et vois une nouvelle perfidie du serpent dans le choix qu'il en a fait pour vous l'offrir. N'y en avait-il donc pas d'autres au Paradis terrestre ?

Combien j'aurais pardonné davantage à votre gourmandise si c'eût été la pêche, par exemple, veloutée et pulpeuse

comme votre propre chair sous les duvets exquis de la peau, la pêche fendue comme une double lèvre aux pourpres vivantes ; ou bien encore la fraise qui semble s'ouvrir sur la blancheur de dents virginales et dont le parfum est grisant comme le souffle des bien-aimées ; où la cerise qui semble un gros rubis ou une goutte de sang figée ; ou le raisin surtout, le raisin qui nous met la gaieté dans les veines, en même temps que ses rouges sèves.

Mais la Pomme, Madame Eve, la Pomme !

Etes-vous donc née en Normandie ? Certes les filles sont belles, là, comme sur tout notre territoire de France, au bord de l'Océan surtout qui met un peu de son azur inquiet dans les yeux. Mais ce n'est pas cependant à Falaise que je m'imaginais le berceau du monde. J'ai tant d'erreurs à rectifier à votre sujet !

D'abord vous n'étiez pas blonde ! Je ne sais comment la légende de vos cheveux dorés s'est faite. La Beauté originelle était brune. Vous savez, en effet, que c'est pendant la Nuit qu'une côtelette fut volée à Adam et que la lune seule assista à cette indélicatesse du créateur qui aurait aussi bien pu la prendre ailleurs ou même la tirer du néant. C'est sous un clair regard de l'astre nocturne que vous apparûtes, dans une lumière argentée qui fit l'éclat satiné de votre teint. Mais c'est d'ombre que fut faite votre chevelure, d'ombre profonde et parfumée comme celle des grands bois.

Et quand le soleil se leva, le lendemain, il fut prodigieusement jaloux de n'avoir pas été invité à votre première toilette. C'est même à dater de ce moment et par pure susceptibilité qu'il prit le parti de ne plus monter au ciel que quand la lune l'avait quitté, afin de n'y pas rencontrer une personne dont il croyait, dans sa bonne foi d'astre, avoir à se plaindre infiniment. Et ce fut dans cette disposition d'esprit qu'il consacra les loisirs que lui donnait cette bouderie à tisser, derrière les rideaux rouges de l'horizon, l'or de ses rayons les plus clairs pour en faire la chevelure des blondes, tandis qu'il égrénait, sur la blancheur mate de leur peau, une poussière ardente. En même temps, sous leurs paupières enfermait-il un peu de l'azur où montait sa gloire sereine.

Mais la brune n'en demeura pas moins la Femme vers qui s'éleva le premier désir, d'où descendit, sur le cœur de l'humanité, la première torture. Et c'est pourquoi la terreur dont est toujours faite, pour les sages, l'adoration de sa beauté me vient d'elle encore, de l'éburnéenne splendeur de son teint, du mystérieux enlacement de sa chevelure, de ses yeux noirs surtout et qui, dans le fond seulement, ont des étoiles.

Brune encore était celle qui inspira le Cantique des Cantiques, et brune cette Bethsabée qu'entrevit David sur les terrasses fleuries d'un jardin. Car vous avez remarqué que les fleurs semblent faites surtout pour les brunes. Les

plus beaux spectacles qu'aient contemplés mes yeux me sont venus d'une rose mourant sous la morsure lente du peigne sur une tête sombre, ou d'un lilas s'égrenant sur un flot plus noir que le Styx.

Dans la blancheur indifférente et mystérieuse du marbre, je vous devine donc, Madame Eve, avec une chevelure d'ombre, comme dans ce fruit symbolique tout à l'heure déchiré sous vos dents, j'imagine le cœur du premier amant dont votre curiosité pressent délicieusement déjà les tortures à venir.

Pomme saignante, fruit douloureux, immortelle proïe de la Beauté immortelle !











BERNARD

ERATO

PARMI toutes les Muses, celle-ci est l'Immortelle éprise de lyrisme et d'amour, celle qui chante les divines tortures de l'Ame et les ivresses infinies du baiser. Entre toutes, la lyre sacrée lui appartient et c'est de ses mains, non pas de celles d'Alcée, que Sapho la reçut quand elle la salua s'écriant aux bords sonores des mers :

La lyre est l'amie éternelle !
L'Art montre l'éternel chemin !

Tout bonheur durable est en elle.
En lui gît tout l'honneur humain.
Aux saintes cordes de la lyre,
Vibre, après l'amoureux délire,
Le réveil de notre fierté.
A notre cœur même arrachées,
Elles chantent, sitôt touchées,
Un hymne d'immortalité.

***

La lyre est la porte fermee
Qui garde le jardin des cieux.
Par Elle, à notre âme charmée,
S'ouvre un séjour délicieux.
Comme un chasseur qui tend ses toiles,
Le poète prend des étoiles
Au réseau de ses cordes d'or ;
Et, des planètes effarées,
Volant les ailes déchirées,
Fuit dans l'azur plus haut encor.

***

Sonore, éclatante, vermeille,
Oiseau chantant, flambeau qui luit,
La lyre à l'Aurore est pareille
Chassant les ombres de la Nuit.
Aux ténèbres du cœur levée,
Souriante et de pleurs lavée.
Elle monte en resplendissant,
Et sur nos têtes suspendues,
Fait flamboyer dans l'étendue,
Nos larmes avec notre sang !

***

En entendant ce beau cri désespéré d'une suppliante, Erato, la lyre d'écaille à la main, un laurier au front, inspiratrice des sanglots immortels des poètes, mais ne pouvant souffrir elle-même, puisque cette douceur est interdite aux immortelles, Erato, une main en l'air, module sur quelque rythme aérien qui la charme. On dirait, à son geste, une charmeuse d'oiseaux. Les vers ne sont-ils pas, en effet, comme les oiseaux ailés et éblouissants ? Le vieux Mathurin Régnier ne se vantait-il pas de les prendre à la pipée ? Qui dira l'immortelle douceur du chant, entendu de l'âme seulement, que domine la naturelle et charmante musique cependant des sources, des feuillages, des rossignols ? C'est un Dieu qu'on entend vraiment chanter en

soi. L'inspiration a bien vraiment pour devise : *Ecce Ecce Deus !* C'est elle qu'invoque Erato dans cette pose recueillie, tandis que, dans les cordes, frémissantes encore, de l'instrument, passe un souffle léger d'aurore qui y éveille comme un écho du ciel.





STANISLAS LAMY

ECHO

Taïaut ! Taïaut ! dans la Nature
Où pleure le cerf aux abois.
Le chasseur rôde à l'aventure
Maris ! maris, cachez vos bois !

Ainsi dit une chanson d'antan dont je ne me rappelle plus le reste.

Mais il me semble que c'est le conseil que va murmurer

l'Écho qui, l'oreille tendue sur la main entr'ouverte, comme sur un coquillage, épie, dans l'air, le bruit des pas sonnant sur les feuilles mortes. Une nymphe de Diane, sans doute, écoutant l'appel d'une chasse lointaine. Car le grand lévrier qui se frotte à ses belles cuisses blanches dresse également la tête, comme si le cor avait jeté sa note de cuivre au vent de la forêt.

Mais, hélas ! Diane est morte, comme toutes les déesses dont un siècle impie ne veut plus, et le souvenir de l'antique Olympe est comme le mausolée de toutes les beautés et de toutes les gloires abolies.

Diane est morte, mais Actéon est immortel.

Il est immortel parce qu'il était homme et symbolisait la curiosité.

Depuis longtemps les têtes des cerfs, passés dans les muséums au rang de bêtes préhistoriques, auront dépouillé leurs ramures où s'ébattaient les petits oiseaux, que l'homme continuera à porter l'ornement qui lui vint soudain du caprice de la femme. Tu auras donc raison, Écho, de lui crier tout à l'heure :

Taïaut ! Taïaut ! dans la Nature
Où pleure le cerf aux abois,
Le chasseur tire à l'aventure.
Maris ! maris ! cachez vos bois !

Ce chasseur-là s'appelle l'Amour et c'est le seul des Dieux d'antan que n'ait pu tuer le scepticisme des philosophes.

Par le monde demeuré sa proie, une flamme aux yeux et du sang aux pointes de ses flèches, il poursuit l'œuvre de destruction et de délices qui en fait l'unique maître de nos destins. Rien ne fuit l'archer gracieux qu'invoquent, entre toutes, les femmes infidèles, avides de ses blessures souriantes comme des lèvres empourprées. Car si son trait a touché la peau frisonnante, c'est une rose qui s'ouvre et saigne et s'éparpille en gouttes de rubis. Il met des diamants rouges au corps glorieux de ses victimes volontaires.

Tu l'entends, Echo, chanter sa lointaine fanfare dans l'ombre qui grandit. Car il aime, avant tout, les chasses ténébreuses et ses curées se font à la lueur des étoiles flambant dans l'étendue. C'est la musique du vent nocturne qui sonne ses hallalis triomphants. Son aile soulève une fanfare des feuillages qu'elle effleure. C'est un grand frissonnement de toutes les choses qui se fait sur son chemin. Entends le rossignol qui le salue, et la source qui égrène plus de perles dans ses sanglots, et le bourdonnement éperdu des phalènes prêts à brûler, aux flammes de son vol, leurs belles ailes de velours sombre. Tous ces bruits te troublent et te charment toi-même, Echo, qui es femme ! Le désir met un frisson rose aux pointes de tes seins et le rythme harmonieux de ton haleine se précipite, et le frissonnement de tes propres cheveux sur tes épaules blanches met une langueur infinie dans tes chairs.

Prends garde aussi au chasseur, Echo, et qu'il ne te

perce d'une de ses flèches aiguës, ouvrant une étoile de pourpre sous ton sein, durant que, souriante et ironique, tu répèteras :

Taïaut ! Taïaut ! dans la Nature
Où pleure le cerf aux abois,
Le chasseur rôde à l'aventure.
Maris ! maris ! cachez vos bois !











SAULO

LA CAPTIVE



I je n'étais captive,
J'aimerais ce pays
Et cette mer plaintive...

Dans un étirement de paresse orientale, dans l'air chaud où sa nudité boit des parfums, répandant, elle-même, dans l'air, l'odeur grisante de sa chevelure dénouée, poussant de l'orteil lassé le tabouret qu'un esclave, sans doute, vient de poser sous ses pieds blancs, elle évoque les fraîcheurs lointaines de la

mer; mais rien ne dit, dans sa mélancolie, la plaintive chanson de Mignon ou l'hymne lamentable des Hébreux le long du Nil.

Rien ne lui manque, dans une servitude enveloppée de caresses, de ce qui fait heureuse la femme sans idée et sans souvenir. Au développement savoureux de son corps on devine qu'elle n'est courbée sous aucun rude travail et que se laisser adorer est tout ce qu'on exige d'elle. D'où lui vient donc l'ennui qui lui fait tendre les bras vers quelque Inconnu mystérieux ?

Mais, sans doute, de la compagnie exclusive des hommes ridicules qui n'ont à son service que de platoniques hommages, les débris grassouillets d'humanité qu'on laisse seuls grouiller autour de sa vertu sauvegardée de tout péril. Quoi de plus cruel pour une femme que de n'avoir aucun danger à redouter ? Quoi ! pas la moindre insulte flatteuse ? Et la perspective de ce dernier outrage sur lequel comptent toutes les femmes qui se respectent et n'entendent pas être indéfiniment respectées? Ces messieurs ont beau lui chanter des airs de soprani; ces gaietés de chapelle Sixtine ne lui suffisent pas.

Volontiers dirait-elle encore :

Je ne suis pas Tartare
Pour qu'un ennuque noir,
M'accorde ma guitare,
Me tienne mon miroir !

Dans un de ces désirs fous de nature qui prennent quelquefois les femmes, même en plein tumulte des villes plus aisément encore dans l'abandon d'une retraite prolongée, la musique qu'elle voudrait, ce serait celle des grands bois vacillants, comme des ombres, sous la mélancolie du soir ; celle des sources se lamentant sous les gazons fleuris ; celle des oiseaux se poursuivant dans les branches printanières et en secouant une neige odorante; par-dessus tout quelque chanson d'amour que lui dirait une voix jeune et virile, où vibrerait l'âme immortelle des voluptés.

Qu'une aile de brise lui apporte ce concert et vous la verrez soudain quitter sa pose nonchalante, tendre avidement l'oreille, réprimer les battements soudains de son cœur.

Mais rien ne lui arrive de l'horizon que le monotone roulis des vagues venant coucher sur le sable sonore leurs longues palmes d'argent, que la poussière dorée dans laquelle descend, à l'occident, le char empourpré du soleil, que ce grand silence du vide qui est un recueillement pour les heureux, une détresse pour les abandonnés. Pourtant un bien-être immense lui vient, aux sens, de cette heure imprégnée des adieux vibrants de la lumière, où les fleurs se referment sur leur cœur parfumé, où tout est tiédeur et molle haleine des choses se fondant en formes insensibles et en plus exquises odeurs. Elle est douce

comme un sourire cette clarté qui descend ; rien n'est beau comme cet Océan qui roule des saphyrs dans ses transparences nacrées. Et voilà pourquoi la captive murmura, oublieuse, un instant, des joies nobles de la liberté:

Si je n'étais captive,
J'aimerais ce pays
Et cette mer plaintive !





CHARPENTIER

LA CHANSON

Un anneau sonore enveloppant le haut du bras qui cherche une cadence, l'autre bras tendu jusqu'à une coupe pleine, couronnée de roses, la lèvre entr'ouverte dans un sourire musical, elle est bien la Chanson qui fleurit au pays des vignes seulement, Grecque autrefois et devenue Française, fille du cep ensoleillé et sœur des oiseaux de vendange qui mettent un dernier tourbillon de joie dans les mélancolies naissantes de l'Au-

tomne. Un rameau de chêne, héroïque et déjà rouillé, est tombé de ses doigts. Ce n'est pas la Patrie qu'elle célèbre, mais la douceur d'aimer sous les tonnelles et de se souvenir !

O Chanson, je ne suis pas de ceux qui dédaignent tes poètes ! Béranger ramena sur les lèvres la mémoire couronnée de roses d'Anacréon. Pierre Dupont emplit ta jeune poitrine des robustes senteurs de la Mer et des Bois. D'autres encore t'ont aimée, Charles Vincent, le dernier parti, qui s'écriait, dans les agapes fraternelles :

Je veux vous chanter aujourd'hui
Ma plus belle maîtresse,
Celle qui me caresse
Quand en moi le soleil a lui !
Comme elle est femme,
Elle a dans l'âme
De la tendresse et surtout de la flamme.
Tous mes vœux sont réalisés
Quand nous échangeons nos baisers
Et que d'amour nos cœurs sont embrasés !
— C'est toi, Chanson française !
Pour t'aimer à mon aise,
Viens dans mes bras, que ta lèvre me baise !

Et pas davantage, ô Chanson, je ne tiens en mépris tes interprètes.

Je ne m'en devrais pas vanter, mais j'ai entendu Déjazet à son déclin et elle m'a fait pleurer sur les infidélités de Lisette et elle m'a charmé dans le joli habit brodé de Garat. Il faut entendre le maître chanteur contemporain, Faure, parler de Darcier et le proclamer son propre maître. Son autre élève fut Thérésa, qui vous fait passer un frisson aux moelles avec un refrain patriotique, après vous avoir stupéfié avec une ineptie à la mode.

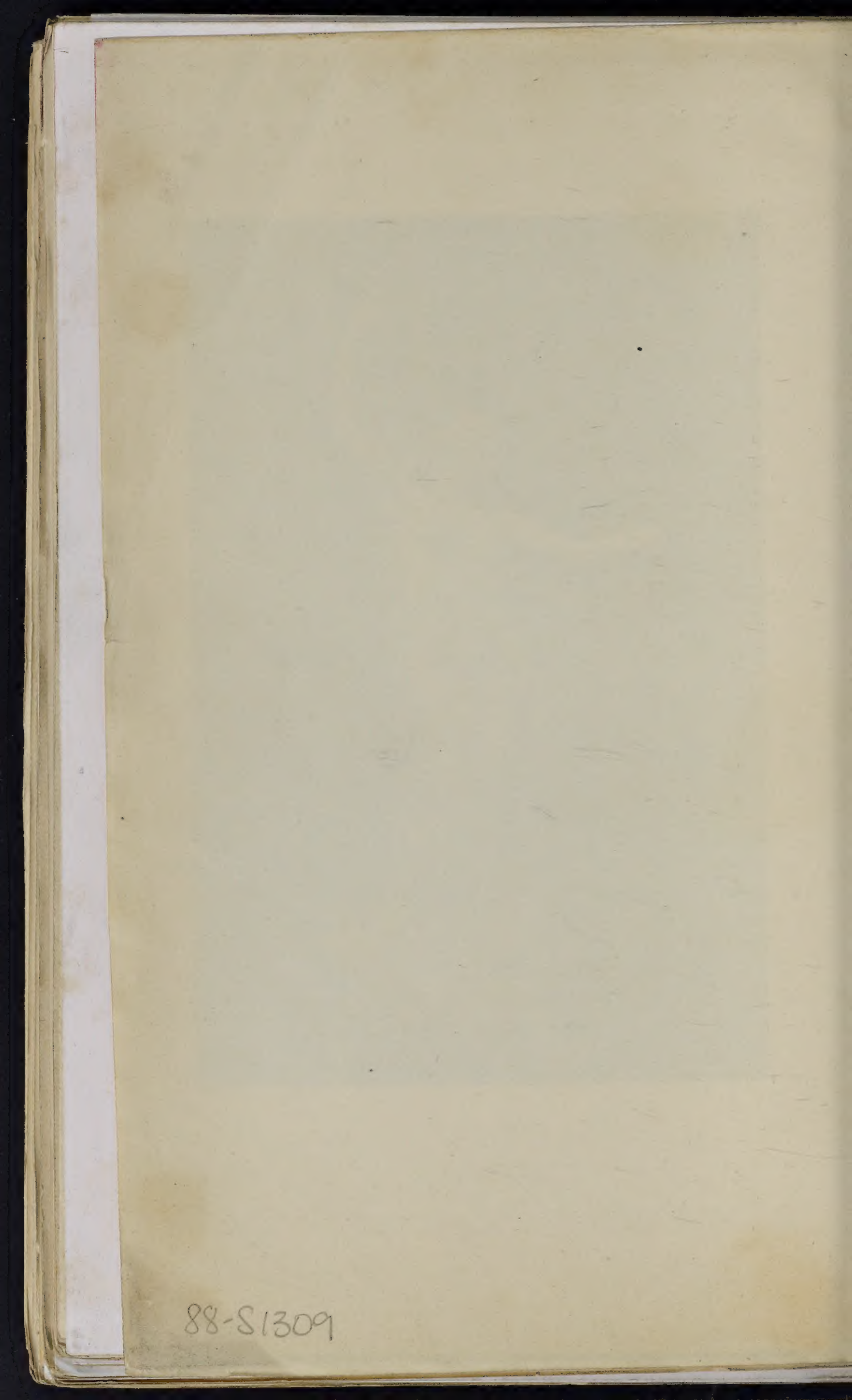
Pauvre Chanson! on devine à ta gaieté que tu ne fréquentes pas les conservatoires où s'élucubrent ces étranges choses dont la rate déjà vieille des générations est dilatée, refrains obscènes ou incongrus, sans rime ni raison surtout qui sonnent, dans la gaieté populaire, comme un bruit de ferraille ou de gros sous. Toi qui inspiras tant de petits chefs-d'œuvre, que te semblerait de ces charentonesques ébats d'une Muse qui n'a jamais bu aux sources sacrées? Combien de temps durera encore cette folie? Quand reviendront tes jolis flonflons, ô Toi, qui gazouillais, avec les oiseaux, dans les rosées matinales, qui apprenais, du rossignol nocturne, les mélancolies discrètes de l'Amour! Je te salue, chère exilée qui fus un peu de l'âme française, toi qui consolas nos défaites, vengeas nos affronts, menais nos pères à la victoire et que nos fils voudront rapprendre pour vaincre à leur tour! Chanson qui nous vins des harmonieux horizons de la Grèce et qui bus, pour se réconforter en voyage, comme à une coupe immortelle, à la

fleur rouge du sang Latin ! Chanson qu'ont aimée les aïeux et que nos fils aimeront encore ! Poésie des humbles et des sincères, voix des amoureux et des souffrants ! Toi qu'enfanta le tranquille génie d'Anacréon, qui inspiras à Ronsard son plus pur chef-d'œuvre et que ne dédaigna pas le grand porteur de lyre Victor Hugo !









88